181 2 AVRIL 1949 100 FRANCS

Illinois U Library

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

U OF I
LIBRARY

LA CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR A L'ACADÉMIE MILITAIRE DE WEST POINT

Le général Revers, chef d'état-major général de l'armée française, s'est rendu aux États-Unis, où il a eu d'importants entretiens avec le général Omar Bradley ; au cours de son voyage il a remis la Croix de guerre avec palme et la Légion d'honneur à l'Académie militaire de West Point, où sont formés les futurs officiers de l'armée américaine. Une délégation d'honneur de Polytechnique et de l'école de Coëtquidam assistait à cette cérémonie. Phot. A. P.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois. . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

en PHOTO
Evitez les mécomptes ! adressez-vous au Spécialiste

PHOTO-PLAIT

35 à 39, RUE LAFAYETTE - PARIS (OPÉRA)
La plus importante Maison Mondiale

SUCCURSALES DE PARIS

142, Rue de Rennes (6e) (Gare Montparnasse)
12, Avenue Franklin-D.-Roosevelt (8e)
142, Rue de Rivoli (1er)
104, Rue de Richelieu (2e) (Bourse)
15, Galerie des Marchands (Rez-de-chaus.) (Gare St-Lazare)
6, Place de la Porte-Champerret (17e)

En vous recommandant de cette revue vous recevrez le

CATALOGUE GÉNÉRAL 1949
PHOTO, CINÉMA, RADIO, PHONO

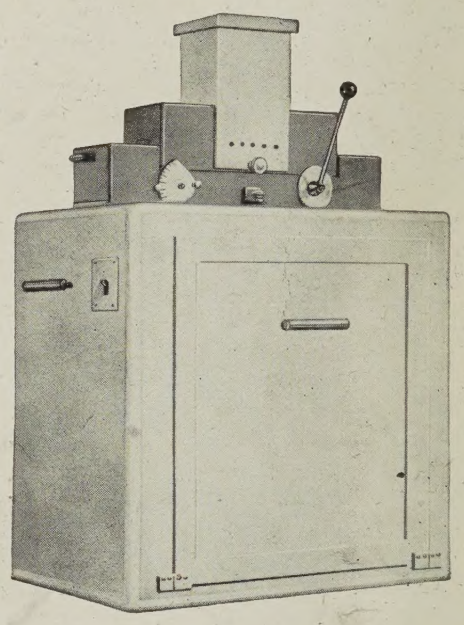
Véritable encyclopédie de tout ce qui concerne la photo et le cinéma
136 pages texte et gravures, franco contre 100 francs remboursables

SERVICE SPÉCIAL D'EXPÉDITIONS pour la France d'Outre-Mer, Indo-Chine

O. C. P. I. C.

SORETEX
MICROFILM

APPAREIL
AUTOMATIQUE
TRANSPORTABLE



Permettant :

- Photographie de documents sur film standard 35 m/m.
- Restitution de ces documents grandeur nature.
- Tirage de films positifs.
- Lecture des microfilms sur écran 34×34 c/m.
- Projection sur écran mural jusqu'à 5 mètres.
- Reproduction directe de documents en grandeur.
- Reproduction à une échelle donnée.

Société de Recherches, d'Études et d'Exploitation

S.O.R.E.T.E.X

177, rue de Courcelles — PARIS (XVIIe)

Téléphone : GAL 61-84 et 61-89

XXe SALON DE LA PHOTO — STAND 75

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

JOYEUX AVRIL !

LUCRÈCE BORGIA. — Messeigneurs, vous êtes tous empoisonnés !...

LES INVITÉS. — Ciel !

LUCRÈCE. — Rassurez-vous. Aujourd'hui c'est une plaisanterie. Poison d'avril !

INQUIÉTANT...

— Tu n'as pas exposé aux « Indépendants » ?

— Non. Je n'ai pas eu le temps de terminer ce tableau. Mon modèle est malade.

POÉSIE DIRIGÉE

— Camarade poète, vous vous embourgeoisez ! Votre poème a trop d'aisance, vos rimes sont trop riches, et vous avez eu l'audace de l'écrire en vers libres !...

TÉLÉVISION EN FAMILLE

L'ONCLE PLACÉ DERRIÈRE. — Ernest, chasse donc cette mouche sur ton crâne !... Elle m'empêche de voir la bataille de Waterloo !

LA-HAUT

HUGO. — Ils ne se gênent « plus en bas », ils accommodent nos chefs-d'œuvre à toutes les sauces !...

MOLIÈRE. — Et malheureusement ce sont des « gâte-sauces » !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 181 2 AVRIL 1943

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

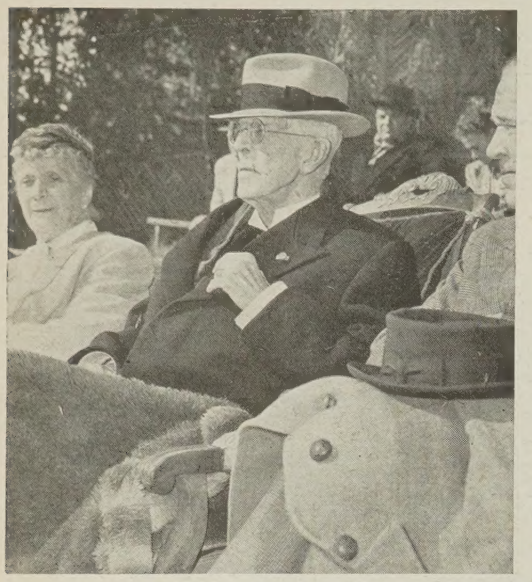
Phot. Intercontinentale.

UN ÉPISODE DE LA GUERRE FROIDE A BERLIN

Le maire de la zone occidentale de Berlin, M. Ernst Reuter, sort de la réunion où les commandants alliés de l'Ouest lui ont notifié que le mark oriental cessait d'être monnaie légale dans les secteurs ouest de Berlin. Ainsi les deux Allemagnes sont séparées par une frontière monétaire.

43180

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE



A NICE, S. M. le roi Gustave V de Suède, qui malgré ses quatre-vingt-onze ans est resté un fidèle de la Côte d'Azur, assiste à un match de tennis disputé par les joueurs du team yougoslave de la Coupe Davis.

AU CAIRE, le roi Farouk d'Egypte, qui a pris place à l'avant d'une jeep auprès de son chauffeur, passe en revue, square Abdin-Palace, les troupes de la garnison de Faliya, qui se sont battues en Palestine.

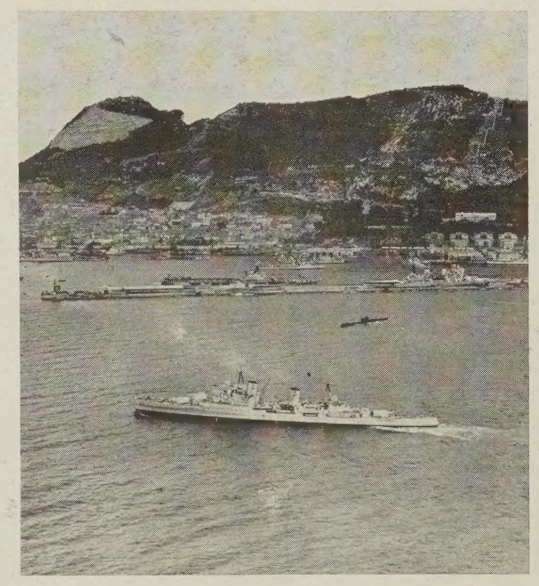
A BUENOS-AIRES, le président Peron prête serment à la nouvelle Constitution assisté du colonel Mercante, président de la Convention (à gauche), et du Dr Cinjano, vice-président de la République (à droite).

A ATHENES, le field-marshall sir William Slim (à droite), venu de Trieste pour inspecter les unités britanniques stationnées en Grèce, a rencontré le général Papagos, commandant en chef des forces hellènes.

A CHELSEA, le professeur Alexander Fleming, à qui le monde doit la découverte de la pénicilline, reçoit du maire de la ville une cassette contenant le diplôme de citoyen d'honneur que lui a décerné la municipalité.

A WASHINGTON, M. Dean Acheson, secrétaire d'Etat, préside une réunion des ambassadeurs des nations contractantes du pacte atlantique. A sa gauche, M. Henri Bonnet, ambassadeur de France aux U. S. A.

EN FLORIDE, durant ses derniers jours de vacances, le président Harry Truman, à bord de son yacht, paraît fort satisfait d'une expédition de pêche d'où il a rapporté notamment un « barruca » de 16 livres.



A GIBRALTAR, les navires de la Home Fleet ont pris part aux plus grandes manœuvres navales combinées qui aient eu lieu depuis la fin des hostilités. Le vice-amiral Mountbatten participait à ces opérations.

A SHANGHAI, ouvrant les portes de la Mission catholique, des prêtres et des séminaristes chinois distribuent du riz, des haricots, du lard et des vêtements aux réfugiés qui ont fui devant l'avance communiste.

AU MILIEU DE LA FOULE DÉFILENT, MONTÉS SUR DES ÉCHASSES, LES MEMBRES DU CLUB DES ÉTABLISSEMENTS DE BAINS, UTILISÉS COMME AGENTS DE PROPAGANDE.

VOICI LES PREMIÈRES PHOTOGRAPHIES PUBLIÉES EN EUROPE DE L'ENTRÉE A PÉKIN DES FORCES COMMUNISTES

PÉKIN CAPITALE DU COMMUNISME CHINOIS

PÉKIN, la ville du Nord où régnèrent les empereurs mandchous et la dynastie des Soong et qui fut encore la capitale de la Chine impériale pour être abandonnée en 1929 au profit de Nankin par la République chinoise, va-t-il reprendre son rang avec le récent avènement du communisme ?

Il y a quelques semaines, les colonnes du général Lin Piao, composées surtout de soldats mandchous aguerris, réussissaient, après un siège de quarante jours, à entrer dans l'ancienne capitale chinoise. La première phase des opérations militaires était terminée.

Pour exploiter cette victoire, le chef du parti et des troupes communistes, accompagné du général Tchou Teh, commandant en chef, et de Tchou En Laï, vice-président du parti, est arrivé dans la ville et y a établi son quartier général. En même temps s'est installé le comité central du parti communiste, qui contrôle les chefs militaires et dont les récentes décisions marquent une radicalisation du parti dans le sens pro-soviétique et un durcissement de la tactique suivie jusqu'ici par Mao Tse Tung. Cette prise de position ne sera pas sans peser sur les négociations de paix qui s'ouvrent à Pékin avec les représentants de la Chine nationaliste, que le comité central communiste déclare exclure, à l'avance, de tout gouvernement démocratique.

LE SECOND TOUR DES ÉLECTIONS CANTONALES

Encore qu'elle n'ait porté que sur la moitié des 3.000 sièges de conseillers généraux existants, la récente consultation, en raison même du caractère politique qu'ont voulu lui donner les partis, aura fourni des indications utiles sur l'actuelle « température » du pays. Disons tout de suite qu'elles sont réconfortantes.

Le fait essentiel et appréciable qui se dégage de deux tours de scrutin est l'écrasement du parti communiste. Outre que celui-ci a enregistré une baisse sensible dans ses effectifs électoraux il ne garde pas 40 sièges de conseillers généraux sur les 184 qu'il détenait avant le scrutin. Les communistes ont même dû abandonner au R. P. F. des fiefs d'où ils se croyaient inexpugnables, tels Villeneuve-Saint-Georges, Corbeil, Montceau-les-Mines, etc. On peut en conclure que, ne bénéficiant plus comme en 1945 des désistements de partis voisins, les disciples de Moscou, livrés à eux-mêmes, se heurtent désormais partout à un solide barrage.

Dans l'ensemble ces élections auront marqué un glissement sensible du corps électoral vers le centre et la droite. Les socialistes S. F. I. O., grands vainqueurs aux élections cantonales de 1945, n'ont conservé que 280 sièges sur les 430 soumis à réélection. Ils sont donc en régression marquée, sauf dans les départements du Midi, où ils ont pu maintenir leurs positions grâce au désistement des autres partis gouvernementaux. De même le M. R. P., encore qu'il ait abandonné des mandats au R. P. F. dans l'Est et dans l'Ouest, a dû aux regroupements du second tour de conserver son contingent d'élus, assez faible d'ailleurs puisqu'il atteint environ 110 sièges. Enfin le R. G. R. est sorti de la compétition avec près de 300 sièges et les radicaux ont récupéré dans le Sud-Ouest et le Centre nombre de positions qui leur avaient échappé en 1945.

Le glissement constaté aux deux tours de scrutin s'est manifesté par une double poussée : celle du R. P. F. et celle des indépendants. La première était d'ailleurs attendue, car le Rassemblement du peuple français ne détenait que 76 mandats de conseillers généraux parmi les sortants. D'après les statistiques du ministère de l'Intérieur 211 sièges sont acquis aux R. P. F. « purs » et 178 aux R. P. F. de double appartenance, ce qui met le mouvement présidé par le général de Gaulle en tête des partis quant aux gains réalisés. Les dirigeants du R. P. F. contestent d'ailleurs les chiffres officiels et revendiquent à leur profit 536 conseillers généraux élus ou réélus.

Les modérés, les P. R. L. et les indépendants de droite se voient attribuer un ensemble de plus de 300 sièges et les indépendants de gauche plus d'une centaine, sans que l'on puisse déterminer de façon précise l'orientation politique des uns et des autres.

Il convient d'ailleurs de souligner que les trois partis qui forment la base de l'actuelle coalition gouvernementale : radicaux-socialistes, M. R. P. et socialistes, ont totalisé à leur actif 660 sièges, auxquels il faut ajouter une large part des mandats obtenus par les indépendants. Ce qui assure au parlement une stabilité ministérielle souhaitable tout en renforçant l'influence des éléments radicaux et modérés au sein du gouvernement Henri Queuille.

Il apparaît ainsi que le pays a su apprécier à sa juste valeur l'effort de redressement entrepris par le chef du gouvernement et ses collaborateurs, et dont les résultats s'inscrivent à la fois dans la paix sociale retrouvée et dans la tenue remarquable de notre monnaie nationale.

Pierre Beaumont.

Après un siège de quarante jours les colonnes du général communiste Lin Piao, composées surtout de soldats mandchous, font leur entrée dans l'ancienne capitale chinoise, précédées de la fanfare. Des camions américains pris aux nationalistes et couverts de banderoles de propagande promènent l'effigie de Mao Tse Tung, qui a choisi Pékin pour siège du gouvernement.

LA MACÉDOINE

NOUVEAU DRAME BALKANIQUE ?

LA CRÉATION D'UN ETAT MACÉDONIEN ENVISAGÉE PAR L'U. R. S. S. ET SES SATELLITES CONSTITUE UNE MENACE DIRECTE CONTRE LA GRÈCE, QUI EST TENUE DE MONTER CONSTAMMENT UNE GARDE VIGILANTE A SES FRONTIÈRES.

Des bruits alarmistes ont couru ces jours derniers au sujet de la situation politique dans le sud-est de l'Europe. Ils se rapportaient à l'éventualité d'une opération de grand style menée contre Tito par l'U. R. S. S. et ses satellites, opération dont l'enjeu serait la Macédoine. Et déjà on parlait de concentrations de troupes bulgares et yougoslaves des deux côtés de la frontière, ainsi que d'une manœuvre concomitante partant de l'Albanie.

Dans l'esprit de bien des gens le mot « Macédoine » évoque un cortège de métaphores inquiétantes : volcan, poudrière, guêpier, rhumatisme de l'Europe, etc. On se souvient plus ou moins vaguement que pendant les dix dernières années de ce siècle les affaires macédoniennes furent le cauchemar des chancelleries.

Que signifie ce problème dans l'évolution présente de l'Europe ?

UNE « VIEILLE HISTOIRE »

Le plus curieux dans cette question macédonienne, c'est qu'elle a pour origine la volonté d'indépendance d'un peuple qui n'a jamais eu dans l'histoire moderne son Etat propre. Après Alexandre le Grand — à part l'éphémère et nominale royauté de Renier de Montferrat — les Macédoniens, slavisés dans leur majeure partie, n'ont plus connu un régime de véritable autonomie, ce qui ne les empêche pas de représenter un noyau ethnique très caractérisé et de nourrir pour la plupart une volonté d'émancipation qui a survécu à tous les cataclysmes balkaniques.

En revanche Serbes et Bulgares s'en sont disputé sans relâche la domination. Il serait fastidieux de résumer ici les thèses sur lesquelles chacun des deux peuples appuie ses prétentions : leur rivalité a pris tour à tour dans les temps récents l'allure d'une lutte de comitadjis, de popes, de philologues et de maîtres d'école.

Cette rivalité remonte sous sa forme actuelle à l'antagonisme russo-turc dans l'ombre duquel elle s'est développée. Au traité de San-Stefano la Bulgarie obtint la majeure partie de la Macédoine. Elle se la vit retirer aussitôt après par le Congrès de Berlin. Il n'en avait pas fallu davantage pour laisser au cœur des Bulgares la nostalgie d'un souvenir qui devint la plus puissante et la plus éruptive des revendications nationales.

La guerre balkanique de 1912 fut préparée par la Bulgarie dans l'unique dessein de libérer à son profit la partie de la Macédoine demeurée sous la domination ottomane. Mais les alliés balkaniques rompirent leur accord ; les Bulgares attaquèrent les Serbes, unis aux Grecs. Ils essuyèrent une défaite que sanctionna le traité de Bucarest, qui ne laissait entre leurs mains que la frange orientale de la Macédoine.

Pour récupérer cette terre sacrée ils se lancèrent dans la première guerre mondiale aux côtés des empires centraux. Nouvelle défaite ; le traité de Neuilly ampute la Macédoine bulgare du saillant de Stroumitsa, utilisé dans les deux guerres comme tremplin d'attaque contre la Serbie.

Trois conquêtes et deux traités internationaux semblaient avoir réglé le sort de la Macédoine. On n'en continua pas moins à Sofia à nourrir l'espoir d'une revanche. La propagande macédonienne pesa lourdement, dans les années qui suivirent le traité de Neuilly, sur les rapports entre Belgrade et Sofia. Elle se cristallisa alors dans l'action d'un mouvement révolutionnaire : l'Organisation intérieure macédonienne ou O. R. I. M.

PACTES « ÉTERNELS » ET QUERELLES PÉRIODIQUES

L'objectif de l'O. R. I. M. était la conquête de l'autonomie complète de la Macédoine dans ses limites géographiques : au nord, les monts Rila, Osogov et le Char ; à l'ouest, les montagnes d'Albanie ; au sud, la Bistrica et l'Egée ; à l'est, la Mesta et la chaîne des Rhodopes.

Cette autonomie, elle la concevait soit sous le protectorat de la Société des Nations, soit dans le cadre d'une Fédération, qui eût pu être indifféremment balkanique ou yougoslave. Mais elle excluait toute intervention d'un Etat étranger, à commencer par celle de la Russie soviétique. Par contre elle favorisait les visées de la Bulgarie, ce qui valut au gouvernement de Sofia une suite de récriminations yougoslaves touchant sa « connivence » avec les dirigeants du mouvement.

La tension entre Bulgares et Yougoslaves atteignit son paroxysme en octobre 1934 avec l'assassinat du roi Alexandre de Yougoslavie par un terroriste macédonien du nom de Kelemen.

Deux ans plus tard les deux gouvernements décident de passer l'éponge et signent (janvier 1937) un pacte d' « amitié sincère et perpétuelle ». Le problème macédonien est rayé de l'ordre du jour ; les comitadjis sont réduits à l'impuissance et l'animateur de l'O. R. I. M., Vantché Mihaïlov, se réfugie en Turquie.

L' « amitié perpétuelle » dure quarante mois. La seconde guerre mondiale rallume — comme l'avait fait la première — les convoitises de la Bulgarie sur la Macédoine. Aussitôt après l'effondrement de la résistance yougoslave ses troupes occupent la région du Vardar ; son drapeau est hissé le 18 mai 1941 à Skoplje.

Est-ce cette fois la réalisation du vieux rêve bulgare sans cesse ajournée depuis 1878 ?

Pas encore complètement ; les frontières bulgaro-albanaises restent indécises, car les revendications des gouvernements de Tirana et de Sofia dans la vallée du haut Vardar s'entrecroisent ; les vainqueurs du moment en ont différé le règlement à l'heure de la paix. De même les Bulgares se sont installés dans la Macédoine hellénique, mais à l'exception de Salonique et de sa zone, qui doivent faire l'objet d'un statut spécial.

La libération rétablit l'ancien état de choses. En spéculant sur l' « ordre nouveau » la Bulgarie a une fois de plus misé sur la mauvaise carte : les Yougoslaves réoccupent la Macédoine, les Grecs recouvrent la région égéenne.

Tito a donné à son peuple une constitution fédérale. Dans ce cadre nouveau la Macédoine constitue une « république autonome » avec son gouvernement et son parlement. On notera que l'article premier de cette constitution reconnaît aux peuples fédérés le droit de sécession.

Sous la commune tutelle de Moscou, alors indiscutée, Belgrade et Sofia liquident une fois de plus leur antagonisme macédonien. Tito et Dimitrov se rencontrent à Bled, en Slovénie, le 31 juillet 1947 et conviennent d'une formule propre à satisfaire tous les irrédentismes. La Macédoine s'intégrera dans un avenir indéterminé au sein d'une fédération des Slaves du Sud unissant Bulgares et Yougoslaves. La région du Pirine se trouvera de ce fait rattachée à celle du Vardar. En contre-partie la Yougoslavie rétrocédera à sa voisine les districts de Tsaribrod, Bossiliegrad et Stroumitsa, que celle-ci a dû lui céder en vertu du traité de Neuilly.

Cet accord trouvera son complément dans le traité de collaboration et d'assistance mutuelle signé le 27 novembre 1947 à Euxinograd par Tito et

Dimitrov. « Avec ce traité, dit un communiqué officiel, s'ouvre un chapitre lumineux de l'histoire des deux peuples unis dans une paix perpétuelle. »

« Nous affermissons notre unité, renchérit Tito, afin d'empêcher nos ennemis d'atteindre leur but, qui est de transformer les Balkans en baril de poudre. Cela, nous ne le permettrons plus jamais. »

OU L'INCENDIE SE RALLUME

En réalité, sous cet optimisme de commande, Tito et Dimitrov dissimulent chacun une arrière-pensée.

Tito spécule sur la possession de la majeure partie de la Macédoine et sur la puissance de l'armée yougoslave pour escompter un règlement définitif de la question à son profit.

Dimitrov fait le calcul inverse en tablant à la fois sur la fraternité traditionnelle russo-bulgare (malgré ses éclipses) et sur l'intérêt qu'a Moscou à maintenir entre Belgrade et Sofia un équilibre de force qui ne peut être réalisé sans un exhaussement de la puissance bulgare.

On a vu poindre le dissentiment dès 1946 quand les journaux belgradois ont critiqué la Constitution bulgare, qui subordonne tout transfert de territoire au vote de l'Assemblée nationale, au mépris du droit des « minorités » à disposer de leur sort. C'est l'éternelle question : « Les Macédoniens sont-ils, comme le prétendent les Serbes, une minorité dans la communauté bulgare ou en sont-ils partie intégrante, comme le prétend celle-ci ? »

Peu à peu les vieux griefs retrouvent leur âpreté : les Bulgares reprochent aux Yougoslaves de « serbiser » la Macédoine ; les Yougoslaves accusent les Bulgares de transformer la région du Pirine en foyer d'attraction pour les irrédentistes macédoniens.

La diversion grecque va une fois encore rapprocher passagèrement les deux compétiteurs. La Grèce détient la façade égéenne de la Macédoine, avec Salonique, emporium de la Méditerranée orientale. Cette Macédoine n'est ni bulgare ni yougoslave ; les Slaves n'y constituent qu'une infime minorité. Mais la rébellion communiste contre le gouvernement d'Athènes ouvre la possibilité d'un démembrement du territoire hellénique. Tito et Dimitrov font trêve pour accorder aux rebelles soutien et assistance.

Leur intérêt — sinon leur mot d'ordre — est celui de Moscou. L'U. R. S. S. a renoncé à faire transiger la Turquie, à laquelle elle a vraiment proposé un condominium sur les Détroits. Si les démocraties populaires placées sous son influence se rendaient maîtresses du littoral égéen, cette occupation lui permettrait de prendre les Dardanelles à revers. Du même coup la Yougoslavie s'installerait à Salonique, à l'extrémité de cette ligne Morava-Vardar, axe traditionnel de la politique serbe et sur laquelle elle avait révélé ses visées au temps de la dictature de Pangalos à Athènes. La Bulgarie obtiendrait enfin cet accès à l'Egée qu'elle a réclamé sans relâche d'une guerre à l'autre.

SALONIQUE, PORTE DE LA MACÉDOINE, SUR LA MER EGÉE, A TOUJOURS ÉTÉ CONVOITÉ PAR LES SLAVES, SOUCIEUX D'AVOIR ACCÈS A LA MÉDITERRANÉE.

Le rattachement de la Macédoine grecque aux autres territoires macédoniens avait été décidé au printemps de 1946 lors d'une conférence des partis communistes des Balkans à Gorna Djoumaïa ; l'ensemble eût été intégré dans une Fédération des républiques populaires de la péninsule.

Mais c'était vendre la peau de l'ours. La rébellion fit long feu ; l'Amérique apporta son aide au gouvernement d'Athènes et les communistes grecs eux-mêmes refusèrent de souscrire aux décisions de Gorna Djoumaïa : le peuple lui-même statuerait, après sa « libération », sur le choix de sa destinée...

Avec l'affaire grecque la Macédoine redevient — comme au début de ce siècle — un épisode de la rivalité entre les grandes puissances. Le monde slave s'y heurte aux Etats-Unis comme jadis à la Turquie ottomane.

L'OFFENSIVE DU KOMINFORM SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

Au congrès du parti communiste macédonien qui se tint en décembre dernier à Skoplje, le vice-président du Conseil yougoslave, M. Blagoyé Nescovitch, a révélé que la querelle cherchée à Tito par le Kominform avait son origine dans la pression exercée à Moscou par les dirigeants bulgares pour faire admettre leurs revendications territoriales sur la Macédoine serbe.

Ainsi nous retrouvons la Macédoine dans une crise qui non seulement déchire le monde balkanique, mais encore ruine tout l'effort de la Russie pour organiser le sud-est de l'Europe dans le cadre de ses conceptions et de ses intérêts.

Il est vraisemblable qu'en condamnant Tito le Kominform avait escompté sa soumission ou son élimination. Mais Tito, tout en protestant de son attachement à l'orthodoxie marxiste et à la personne de Staline, résiste énergiquement à la pression dont il est l'objet. Il n'y voit pas autre chose qu'un « chantage » pour l'obliger à céder aux exigences bulgares. Autrement dit c'est la querelle macédonienne sous sa forme la plus classique qui renaît et menace d'embraser une fois de plus la péninsule balkanique.

Bien mieux, sous le couvert de l'Internationale, les communistes eux-mêmes épousent les antagonismes nationaux. Deux congrès communistes se sont tenus au mois de décembre, l'un yougoslave, à Skoplje, l'autre bulgare, à Sofia.

Dans le premier, qui représentait les vingt-sept mille membres du parti communiste macédonien, le secrétaire général de ce parti, M. Kolichevski, a reproché aux communistes bulgares d'avoir pactisé pendant la guerre avec les occupants et proposé l'indépendance de la Macédoine sous la protection des grandes puissances.

Dans le second M. Dimitrov a dénoncé l'impérialisme de Tito et accusé son gouvernement d'entretenir une campagne de dénigrement contre la Bulgarie pour « saboter la réalisation du vieux rêve d'unité macédonienne au sein d'une fédération des Slaves du Sud ».

Au fond tout le monde est partisan de cette unité et de cette fédération. Mais Belgrade et Sofia s'en disputent à la fois le mérite et la direction.

En attendant la République macédonienne yougoslave épure ses rangs. Elle a connu depuis la libération plusieurs crises. Son gouvernement a subi le 18 mars un remaniement assez important qui a permis d'éloigner du pouvoir les éléments tièdes ou suspects.

Depuis la liquidation du chef des rebelles grecs, le « général » Markos, les staliniens des Balkans s'efforcent de pousser Tito à prendre une position qui le rapproche du gouvernement d'Athènes, afin de le compromettre et de justifier les accusations de complaisances pour les Occidentaux qui lui sont prodiguées par ses ennemis.

Mais Tito manœuvre. Il se défend à la fois de faire des avances à l'Occident et de se plier aux exigences du Kominform. Il est d'autant plus fort que le nationalisme marxiste fait école dans les Balkans, et notamment en Albanie. Le « titisme » est le cauchemar du Kremlin, dont il sape les positions idéologiques et les plans d'expansion. Dans l'affaire macédonienne il a derrière lui la tradition nationale serbe. Il accroît le nombre de ses partisans.

Nul ne peut douter à Moscou que si, à l'instigation du Kominform, les Bulgares déclenchaient une action de force contre la Macédoine, la Yougoslavie se dresserait comme un seul homme et les Balkans seraient une fois de plus à feu et à sang. C'est une aventure dont il serait insensé d'espérer limiter les conséquences.

La Macédoine n'est pas une revendication historique, mais une fatalité de la vie balkanique.

QU'EN PENSENT LES MACÉDONIENS ?

Au temps des « réformes » on fit de nombreux sondages en Macédoine pour connaître le sentiment de la population. La vérité est que les vicissitudes de l'Europe orientale ont créé dans cette région des situations auxquelles les intéressés eux-mêmes finissaient par ne plus rien comprendre. J'ai assisté en 1920, à la légation de France à Sofia, à une petite scène dont le récit me servira de conclusion.

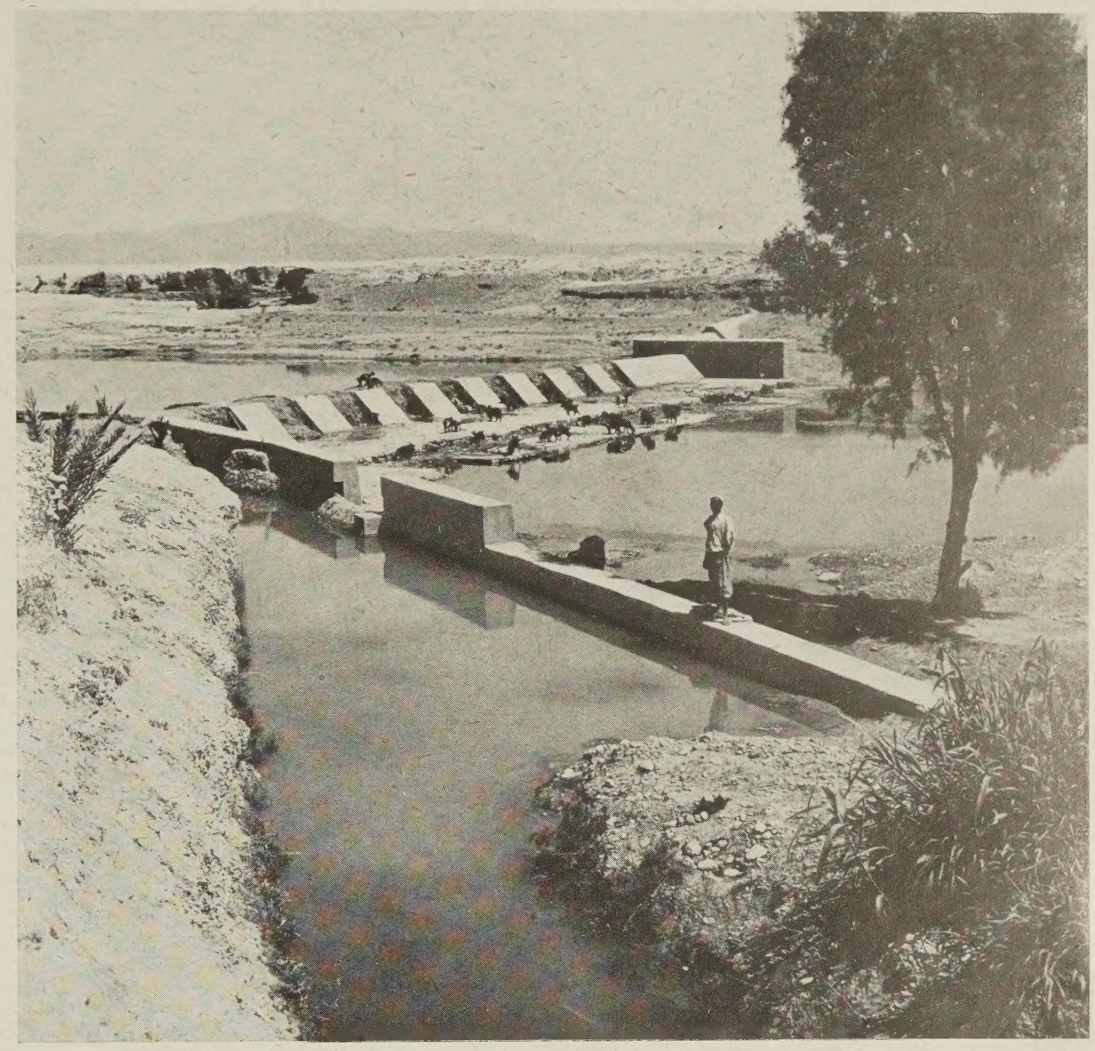
Un individu de trente-cinq ans se présente pour solliciter la naturalisation française.

« Je suis né, dit-il, en Macédoine au temps du sultan Hamid. Obligé de payer l'impôt des *rayas*, j'ai fui mon pays à l'âge de dix-sept ans. La révolution jeune turque supprime l'impôt, mais institue la conscription pour les chrétiens. On me fait coiffer le fez et endosser l'uniforme kaki. Je prends la discipline en horreur et je déserte. Surviennent les guerres balkaniques : les Bulgares m'enrôlent. Me voilà affublé de la casquette plate à cocarde verte de la brigade macédonienne. Je redéserte. Le traité de Bucarest attribue mon village à la Grèce, qui m'envoie faire le « volontaire » à Argyrocastro. Je déserte pour la troisième fois, mais je tombe entre les mains des gendarmes albanais, qui me conduisent à leur chef, le colonel hollandais Thompson, lequel m'enrôle sous le drapeau de l'Aigle noir. Je déserte pour la quatrième fois. La paix est signée, je respire et m'établis en Bulgarie. Mais voici le traité de Neuilly et les Serbes me réclament comme insoumis. J'en ai assez, je demande à devenir citoyen français. »

C'est l'histoire d'un peuple.

MAROC D'APRÈS GUERRE (*)

par RENÉ BRANELLEC



UN DES NOMBREUX BARRAGES CONSTRUITS POUR AUGMENTER LA SUPERFICIE DES TERRES CULTIVABLES.

LE molybdène monte... La Chérifienne des pétroles vaut 1.350 francs. Dans un an on aura doublé la production du plomb; dans deux ans les phosphates atteindront 4 millions de tonnes. Le manganèse va enfin pouvoir être transporté économiquement jusqu'à la côte. Dans toutes les villes on remue du ciment, on construit des buildings, des usines, des villas, des hôtels. Une grande station de sports d'hiver est projetée, *the best in the world*... L'agriculture se modernise, la pêche se développe formidablement à Safi, à Mogador, à Agadir, où les usines se comptent par dizaines. Sur tous les plans, industriel, commercial, agricole, touristique, le Maroc grandit à une allure inouïe. Il lui faut d'autres routes, d'autres barrages, d'autres centrales, d'autres aérodromes, des tracteurs, des ports plus modernes et plus vastes.

Mais trois immeubles plus loin c'est une opinion opposée que j'entends :

« Folie, me déclare-t-on ! Au Maroc tout est surévalué depuis la construction, dont les prix sont exorbitants, jusqu'aux mines, sur lesquelles on tire des traites en blanc sans en connaître souvent l'importance exacte. Que ne se souvient-on que le Maroc est avant tout un pays agricole ! »

Ainsi se poursuit au Maroc la querelle des anciens et des modernes. Elle prend ici un sens singulièrement grave. Il semble qu'il y ait des moments de l'histoire d'un pays où ses nationaux eux-mêmes, accaparés par la lutte quotidienne, ne voient pas se dessiner leur destin collectif. Ils ne savent pas qu'ils sont arrivés à un carrefour, qu'un choix les requiert. Derrière l'activité fébrile de Casablanca, au delà des opinions contradictoires des militaires, des colons, des industriels, des commerçants, des « vieux marocains » et des nouveaux venus, des Arabes et des Berbères, par-dessus la masse des fellahs et d'une population urbaine qui enfle comme un raz de marée, le Maroc cherche sa voie. Il la cherche par la chaîne des ganglions nerveux qui, d'Oudja à Agadir jusqu'au cœur du Sous et du Moyen-Atlas, commande le travail des hommes. Quête émouvante et parfois dramatique. Seules quelques individualités comprennent clairement l'alternative. Ce sont les pilotes qui donneront le coup de barre nécessaire, hommes d'Etat, grands fonctionnaires, grands financiers. Encore faut-il qu'ils s'accordent sur les moyens et sur l'heure propices. Des réformes indispensables prématurément appliquées se révèlent néfastes ; tardivement accordées elles restent stériles. Mais n'est-on pas à l'heure H ?

LE MAROC AU CARREFOUR DE SES DESTINS

Il y a quarante ans le Maroc était le pays le moins évolué, le plus fermé aux influences extérieures. Le voici brusquement porté en flèche et, mieux encore, à la tête de cette immense Afrique dont le rôle économique et stratégique devient capital.

« Le Maroc, me dit un grand « Africain », sera la locomotive de l'Union française... Il l'est déjà comme le Nord est la locomotive de la métropole... L'Algérie a gâché sa chance. Au Maroc de jouer et de gagner. »

Pour jouer il faut miser. La mise dépasse 200 milliards de francs. Qu'est-ce qui la justifie ? Et qui paiera ?

D'abord quel est le choix ? Il est d'ordre économique et politique : la vocation du Maroc est-elle agricole ou industrielle ? Comment réaliser d'autre part la coopération entre Français, Arabes et Berbères ? Et enfin, dans un domaine où la politique et l'économique s'interpénètrent, de quel côté le Maroc doit-il porter ses efforts : Amérique ou Europe ?

Les partisans du Maroc agricole s'en tiennent à un fait : la moitié de la valeur des exportations marocaines provient de l'agriculture. Au surplus le problème N° 1 pour les autorités chérifiennes est de nourrir une population qui est passée de quatre millions à huit millions.

Les arguments des « industrialistes » mettent l'accent sur les possibilités énormes que donnent au Maroc ses ressources d'énergie et de matières premières ainsi que sur la nécessité de prendre le plus rapidement possible sa place dans le plan d'échelonnement en profondeur de l'industrie occidentale, plan qui a une double justification économique et stratégique. Une carence de la France serait une faute de première grandeur, car la compétition internationale devient âpre et ne souffre pas de « vide ».

Pour comprendre le dilemme il faut avoir une idée des éléments fondamentaux de l'économie marocaine. Quels sont-ils ?

L'AGRICULTURE

L'agriculture repose sur deux piliers également importants, quoique à des titres différents : la production céréalière, base de l'alimentation marocaine, et la production des fruits, primeurs et légumineuses, qui représente 20 % de la valeur des exportations actuelles.

Les céréales utilisent 4.200.000 hectares, la moitié des terres cultivées. Elles sont presque exclusivement aux mains de plus de six millions d'exploitants indigènes — 80 % de la population totale du Maroc — qui, avec des procédés de culture périmés, n'obtiennent que des rendements très médiocres. La sécheresse et les sauterelles constituent d'autre part une menace permanente. En 1945 la récolte est tombée à 3.500.000 quintaux contre une moyenne de 25 millions pour les dix années d'avant guerre et de 38 millions en 1941. La famine fut officiellement conjurée, mais nombre de fellahs moururent réellement de faim malgré les efforts également réels de la métropole pour secourir le Maroc.

Les colons européens sont au nombre de quatre mille sept cents. La colonisation en a installé mille sept cents, et trois mille ont acquis leurs terres par tractations privées. Ils cultivent moins de 300.000 hectares, qu'ils consacrent surtout aux cultures maraîchères et fruitières, aux légumineuses et aux plantes industrielles (lin, tournesol, tabac, coton). « Le Maroc, jardin de l'Europe... » « La nouvelle Californie... » Ces slogans contiennent certes une part de vérité. Le Maroc a un mois d'avance sur l'Algérie et sur l'Espagne. Il exporte donc assez aisément ses fruits et ses primeurs. Mais un gros danger apparaît : cédant à un honorable souci patriotique — la métropole souffrant d'une pénurie alimentaire généralisée — que renforçait opportunément l'intérêt — les cours français étant plus rémunérateurs que ceux des autres marchés — les colons ont interrompu des courants commerciaux vers l'étranger au profit de la métropole et... d'eux-mêmes. Le rétablissement de ces courants, au moment où la métropole ayant relevé sa propre production ralentira ses achats marocains, ne sera peut-être pas aisé, et les colons, habitués à des bénéfices substantiels, risquent fort de se trouver en présence d'une concurrence très dure.

Les cultures industrielles offrent moins d'aléas, semble-t-il. L'une des plus récentes, celle du coton, dont la production actuelle est de 5.000 tonnes, pourrait être facilement quintuplée pour s'élever dans un avenir plus lointain à 100.000 tonnes. L'industrie de transformation, nulle avant la guerre, prend une place sans cesse croissante. Plus de vingt mille broches seront demain en état de produire 150 tonnes de filés par mois, qui alimenteront les usines de produits finis existantes ou en montage pour une production annuelle de plus de 5 millions de mètres de cotonnades, 3 millions de sous-vêtements et plusieurs dizaines de tonnes de garnitures.

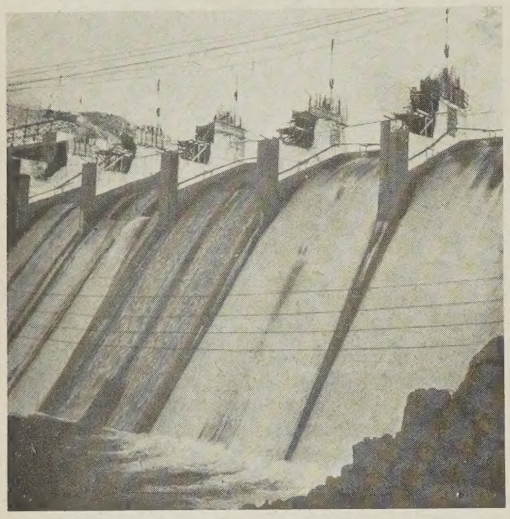
De leur côté la pêche et l'industrie de la conserve qui s'y rattache ont pris en quelques années une place de premier ordre au Maroc. L'exemple de la sardine est caractéristique : 1.500 tonnes étaient traitées industriellement en 1926. Aujourd'hui quatre-vingt-sept usines et

(*) Voir *France-Illustration* du 19 mars 1949.

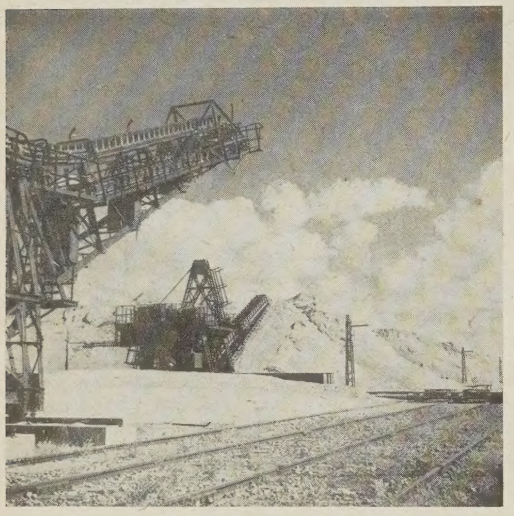
une centaine d'ateliers absorbent 40.000 tonnes de sardines et participent pour plus de 10 % à la valeur des exportations marocaines. Mais s'agit-il là d'un élément stable ? Rien de moins sûr. La concurrence portugaise et américaine, avec des prix moins élevés, sera rude à soutenir.

LE SOUS-SOL MAROCAIN : MIRAGE OU RÉALITÉ ?

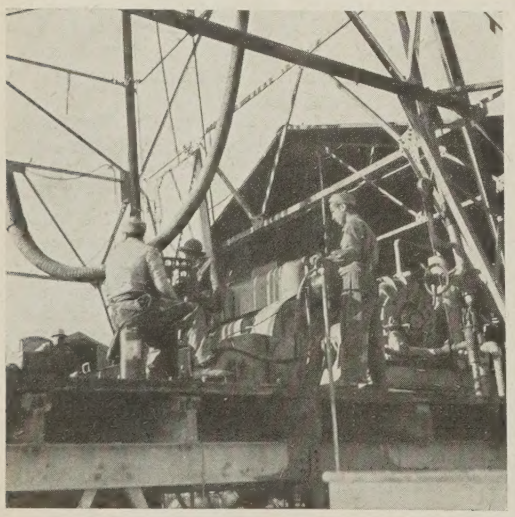
Sur la place Djemaa-el-Fa (place de la Folie), à Marrakech, j'ai admiré les joueurs de bonneteau : « Un coup ici, un coup là... Où est la dame ? » On mise parfois où elle est... quand le meneur de jeu y consent ; et le plus souvent, car il lui faut gagner sa vie, là où elle n'est pas. Mais la dame est bien là. On ne se trompe que sur son emplacement. De même un mirage n'est que le reflet d'une réalité. La réalité de la richesse minière marocaine est indiscutable. Mais



L'IMPORTANTE CHUTE D'IM-FOUT FOURNIT DES KILOWATTS ET DE L'EAU POUR L'IRRIGATION.



LE SÉCHAGE DES PHOSPHATES A LOUIS-GENTIL S'OPÈRE A L'AIDE DE MOYENS TRÈS MODERNES.



CE WILSON-TITAN, AU TRAVAIL PRÈS DE PETIT-JEAN, PERMET DE FORER A 4.500 MÈTRES.

le jeu fait partie de l'ambiance et s'étend indistinctement à tout ce qui se vend, s'achète, se revend, se prêtant à de savantes combinaisons auxquelles certains créateurs de holdings sont passés maîtres. Le pétrole donne une image frappante de ce comportement. Sa prospection, commencée en principe il y a plus de vingt ans, n'a été systématiquement entreprise faute de capitaux et du matériel suffisants qu'en 1946. Les derniers forages d'octobre 1947 à décembre 1948 donnent une production de 40.000 tonnes par an pendant dix ans, assurant le douzième environ des besoins marocains. Un sondage effectué en janvier dernier fait entrevoir des résultats du même ordre. Les actions de la société Chérifienne des pétroles deviennent des valeurs de « père de famille ». Le sont-elles ? Nullement, car la spéculation s'empare d'elles de telle sorte que pour rémunérer un capital social qui de 2.300 millions, valeur nominale en 1946, se chiffre aujourd'hui à près de 8 milliards, pour tenir compte de la cote actuelle, il ne faudrait pas moins d'un million de tonnes par an pendant dix ans. Rien n'autorise, hélas ! un pareil espoir.

Qui, en revanche, se préoccupe des phosphates ? C'est cependant la richesse minière la plus importante, de loin, puisque à elle seule elle fournit 30 % de la valeur des exportations. Mieux : comme elle est en majeure partie expédiée à l'étranger elle assure des rentrées de devises qui se sont chiffrées officiellement en 1948 par 3,5 millions de livres sterling et près de 7 millions de dollars.

Nul besoin toutefois de chercher qui s'intéresse au plomb marocain : le monde entier en général et les Américains en particulier. Ceux-ci ont obtenu une participation sur l'importance et la nature de laquelle on est discret dans la société concessionnaire. Le monde souffre de ce qu'on a pu appeler « la famine du plomb ». En 1946 le déficit mondial a atteint 150.000 tonnes, et cela s'explique par les nouveaux emplois du plomb, notamment pour la fabrication d'essence d'aviation et les recherches relatives à l'énergie nucléaire. Les gisements marocains prennent de ce fait une valeur considérable et leur production de plus de 40.000 tonnes en 1948 progresserait rapidement jusqu'à 90.000 tonnes. La totalité des besoins français sera couverte, et des exportations doivent être permises, le tout représentant une économie de 4 à 5 millions de livres sterling.

Autres richesses réelles : le manganèse, le cobalt, le molybdène, qui sont abondants et dont les prix de revient s'alignent sur les cours mondiaux à mesure que s'améliorent leurs moyens d'évacuation par téléfériques, routes et ports. Ils satisfont à tous les besoins métropolitains et laissent un surplus exportable. Si les gisements de cuivre sont de faible teneur, ils présentent au moins la particularité d'être les seuls dans toute l'Union française. Le zinc, le nickel, le wolfram, l'antimoine, le tungstène, l'or, l'étain ne semblent figurer actuellement que comme ornements dans cette panoplie déjà bien garnie. Encore faut-il ajouter que la prospection, loin d'être achevée, réservera sans nul doute des surprises heureuses.

L'industrialisation d'un pays nécessite des sources d'énergie abondantes et bon marché, des matières premières, des cadres et de la main-d'œuvre.

« La fortune exceptionnelle du Maroc, me disait un ardent défenseur de la vocation industrielle de ce pays, est de posséder les sept sources d'énergie connues : le charbon, le pétrole, la houille blanche, la chaleur solaire, l'énergie aérienne, la houle marine et l'uranium. »

Le point est fait en ce qui concerne le pétrole du Nord. Les prospections dans le Sud, où aucune concession n'est encore donnée, auraient révélé, dit-on, des indices sérieux. Américains de la Shell et de la Standard, Français du Bureau des recherches pétrolières et du Bureau de participation et d'études minières sont en lice... et c'est tout ce que l'on sait.

L'électricité a fait un bond gigantesque et s'apprête à des performances remarquables : la production est passée de 14 millions de kWh. en 1926 à 340 millions en 1948. Ce chiffre s'élèvera en 1954 à un milliard de kWh. lorsque seront achevés la nouvelle centrale thermique de Casablanca et les trois gros barrages de Bin-el-Ouidane, d'Im-Fout et de Daourat, construits en liaison avec les services de l'irrigation. On sera loin cependant du plafond que laisse apparaître l'orographie : 2 milliards de kWh. par an.

Mais l'industrie moderne consomme toujours plus de kilowatts. On étudie donc d'autres sources d'énergie : les fours solaires qui, dans le Sud, seraient susceptibles de fournir une large contribution ; les alizés inversés, dont la puissance entre Mogador et Agadir donnerait, selon certains techniciens, « des centaines de millions de kWh. » par an.

« Le principal intérêt de ces projets, m'expliquait l'un d'entre eux, est qu'ils se prêtent à des réalisations « en chapelet », c'est-à-dire limitées, comme les expériences portant sur la houle marine, dont l'utilisation repose sur un tout autre principe que celui des usines marémotrices, lesquelles exigent des investissements énormes. »

L'uranium, matière première pour la désintégration atomique, vient d'être décelé, et des échantillons du minerai sont à l'examen à Paris.

Reste le charbon, qui n'est pas une simple potentialité.

De fait, le gisement d'anthracite de Djerada, près d'Oudja, qui a donné naissance à deux villes, contient des réserves facilement exploitables évaluées à plus de 200 millions de tonnes. Sa production, de 200.000 tonnes en 1946 et de 500.000 tonnes en 1948, s'élèverait à 1 million de tonnes en 1950. J'ai entendu formuler contre la société des Charbonnages nord-africains, organisme d'Etat, le même reproche que l'on fait aux Charbonnages de France, à savoir le gonflement des services administratifs ; mais les tentatives faites pour la torpiller à l'origine ont échoué devant la réalité d'un succès que personne ne conteste plus sérieusement.

Le charbon n'est pas qu'une source d'énergie pour l'industrie. Matière essentielle de la sidérurgie, qui est elle-même la pierre angulaire d'une industrie autonome, il a un double rôle : de carburant et d'agent chimique. Pour remplir cette dernière fonction il faut du charbon gras. Si l'anthracite de Djerada est à même d'alimenter les foyers domestiques et les centrales thermiques électriques il ne peut remplacer le charbon industriel, dont la métropole manque elle-même. On sonde actuellement le Tafilalet dans l'espoir d'y trouver le prolongement des charbons gras algériens de Kenadza et de Colomb-Béchar. Les résultats ont été médiocres jusqu'à ce jour. Une des bases d'une sidérurgie purement marocaine reste en conséquence très aléatoire.

A supposer que les ressources du Tafilalet fussent réelles, resterait la question du minerai de fer, autre matière-clé. Les nombreux gisements connus sont loin du charbon éventuel du Tafilalet et leurs teneurs sont faibles. Dans l'état actuel des recherches il y aurait impossibilité à fonder au Maroc une industrie sidérurgique rentable.

Que la réalité économique marocaine ait été déformée, enflée ou au contraire négligée par les spéculateurs ne change rien à une conclusion que les faits eux-mêmes justifient : les 200 milliards de francs nécessaires à l'équipement du Maroc sont des investissements d'utilité nationale. Les routes, les barrages, les aérodromes, dont les installations doivent être complétées et modernisées, les quartiers d'habitation indigènes, les hôpitaux, les écoles, l'extension des réseaux téléphoniques et télégraphiques, le développement du port de Casablanca, promis à un avenir comparable à celui de Marseille, l'aménagement des ports d'Agadir, de Safi, de Port-Lyautey, de Mogador forment un vaste ensemble dont la réalisation donnera au Maroc son plein essor.

Tel est l'aspect purement économique de la question. Si l'on introduit des facteurs stratégiques le problème change. Une solution absurde dans le premier cas peut alors devenir parfaitement raisonnable. C'est ce qui se produit en particulier pour la sidérurgie. Il est évident par exemple que la situation de la France eût été considérablement modifiée en 1940 si l'Afrique du Nord avait disposé d'une industrie sidérurgique. C'est ce qui a motivé l'établissement d'un plan d'échelonnement en profondeur de l'industrie occidentale où l'Afrique tient une place capitale. L'Angleterre s'est résolument engagée dans cette voie.

Que la France ait des droits en Afrique du Nord, qu'elle les ait consolidés par une œuvre qui peut apparaître très belle aux yeux des moins enthousiastes, voilà qui n'est pas douteux. Mais le problème ne se pose pas seulement sur le terrain des droits. Un droit qui ne pourrait plus s'exercer par incapacité, par oubli de nos devoirs, par démission consciente ou non ne serait plus un droit : ce serait une occasion. Celle-là même qu'attend un nationalisme dont il n'est pas vain de chercher les racines et la force réelle.

N DÉVELOPPE LA PRODUCTION DU COTON. CELUI-CI, D'UNE QUALITÉ EXCEPTIONNELLE, BÉNÉFICIE DE BONNES CONDITIONS D'EXPLOITATION ET TROUVE MAINTS DÉBOUCHÉS.

GRICULTURE SE MODERNISE TRÈS VITE ET LES TOCHTONES SE FAMILIARISENT AVEC LES MACHINES.

LE CONDITIONNEMENT DES AGRUMES, UNE RICHESSE MAROCAINE, EST EFFECTUÉ SEMI-MÉCANIQUEMENT.

LA MAIN-D'ŒUVRE NE MANQUE PAS, MAIS SON RENDEMENT INSUFFISANT GRÈVE TROP LES PRIX DE REVIENT.

...ING « STRATOCRUISER », DÉRIVÉ DE LA SUPERFORTERESSE B-50, EN SERVICE SUR LES LIGNES DU PACIFIQUE ET BIENTOT DE L'ATLANTIQUE.

AVIONS TRANSATLANTIQUES MODERNES

AVEC l'entrée en service du Boeing *Stratocruiser*, les essais de l'*Armagnac* (SE-2.010) de la S. N. C. A. S. E. (Société nationale de constructions aéronautiques du Sud-Est) et ceux du Bristol 167 *Brabazon*, l'année 1949 marquera une date dans l'histoire du transport aérien transatlantique, et plus généralement de toutes les lignes d'avions long-courriers, dont la plus dure est indiscutablement celle qui relie l'Europe à l'Amérique du Nord.

Succédant aux *Clipper* des Pan American Airways, les Lockheed *Constellation* et les Douglas DC-6 ont fait du transport aérien transatlantique une réalité ; pour deux passagers de première classe restés fidèles au navire un est aujourd'hui acquis à l'avion. Mais ces deux appareils, pour si remarquables qu'ils soient, sont encore des formules d'avant guerre.

Le Douglas DC-6 est l'agrandissement d'un DC-4 dont le prototype obtenait le certificat de navigabilité en mai 1939 et dont le mille deux cent quarante-deuxième et dernier exemplaire était achevé en août 1947. Le DC-6 a conservé la voilure du DC-4 ; le fuselage a été allongé de 2 mètres ; les Pratt et Whitney *Twin Wasp* R-2.000 de 14 cylindres et 1.350 à 1.450 CV au décollage ont été remplacés par des *Double Wasp* R-2.800 de 18 cylindres et 2.100 CV. Le poids en charge au décollage a été relevé de 33.140 kilos à 44.270 kilos.

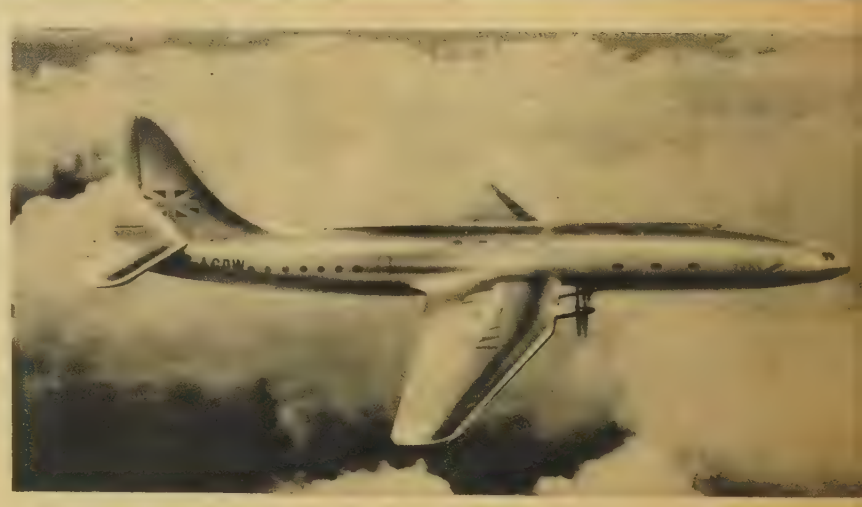
L'étude du Lockheed *Constellation* a été commencée en juin 1939 sur commande de la T. W. A. Le premier vol eut lieu en 1943 et les appareils en construction furent livrés à l'Army Air Force. A partir de 1947 quatre versions civiles furent établies, dont les poids en charge s'échelonnent de 40.860 kilos à 47.670 kilos. Les moteurs sont des Wright R-3.350 « Cyclone 18 » de 2.500 CV.

Le DC-6 et le *Constellation* sont donc des appareils de formule très voisine, le second étant un peu plus rapide que le premier, avec une vitesse de croisière possible de 525 km.-h. contre 482 km.-h. en raison de sa puissance plus élevée.

Le *Stratocruiser*, l'*Armagnac* et le *Brabazon* sont au contraire des formules d'après guerre.

Le Boeing *Stratocruiser* est la version de transport civil du C-97, livré ou construit à soixante-trois exemplaires pour l'U. S. Air Force, et qui est lui-même la version transport militaire des *Superfortress* B-50. Son poids maximum de 64.600 kilos comme la puissance de 3.500 CV de ses moteurs Pratt et Whitney R-4.360 *Double Wasp* de 28 cylindres en font un appareil d'une classe nettement différente des DC-6 et des *Constellation*. Il est en service depuis près d'un an sur les lignes intérieures des Etats-Unis et sur les lignes du Pacifique.

Construit par la Société nationale de constructions aéronautiques du Sud-Est, le SE-2.010 *Armagnac* a fait l'objet, au lendemain de la guerre, d'une commande de vingt appareils de la part d'Air France. Le premier a décollé en décembre 1948 et poursuit ses essais depuis. Avec son poids maximum de 73.000 kilos et les mêmes moteurs de 3.500 CV que le *Stratocruiser*, il est d'une formule très voisine, moins rapide toutefois en raison de sa charge moindre au mètre carré.



LE S. E. 2.010 « ARMAGNAC », AVION TRANSATLANTIQUE CONSTRUIT PAR LA S. N. C. A. S. E. — LE BRISTOL « BRABAZON », AVION TRANSATLANTIQUE.

Le Bristol 167 *Brabazon* est le plus important des avions de transport britanniques construits sur les programmes qu'a établis vers la fin de la guerre la commission présidée par lord Brabazon. Avec ses 129.270 kilos, c'est un appareil d'une classe très différente des précédents. Il est commandé à quatre exemplaires, dont le premier doit recevoir huit moteurs Bristol *Centaurus* XX de 2.500 CV groupés deux par deux à l'intérieur du bord d'attaque de l'aile et entraînant quatre paires d'hélices contra-rotatives ; les trois autres seront équipés de turbopropulseurs Bristol *Proteus*. Le premier appareil, sorti à la fin de 1948 du hangar spécialement construit pour lui, doit faire ses essais au printemps de 1949.

LA MISE AU POINT D'UN GROS AVION DE TRANSPORT

S'il est encore trop tôt pour se prononcer sur la durée de la mise au point d'un *Armagnac* ou d'un *Brabazon*, il est du moins certain qu'on ne peut plus escompter, comme on le faisait en 1944, l'entrée en service d'un avion transatlantique quatre ans après sa mise en chantier. L'avion de 60 à 120 tonnes est devenu plus long à construire que le paquebot de déplacement en charge mille fois plus élevé, et c'est pourquoi il a fallu consentir, en France comme en Grande-Bretagne, à commencer la construction de série sans connaître les résultats du prototype et les modifications qu'imposeront ses essais.

La construction et la mise au point du *Stratocruiser* donnent au moins une idée de la difficulté de tels problèmes, du temps et de l'argent consacrés à leur solution et de la perfection que doit atteindre l'avion de transport moderne si son constructeur veut qu'il prenne place sur les lignes internationales.

Ni le moteur ni la cellule ne présentent de ces solutions originales que le fonctionnement en service finit bien par mettre au point, mais au prix de quelques appareils qui s'écrasent à l'atterrissage, flambent en vol ou se perdent corps et biens dans l'Atlantique jusqu'à ce qu'on ait pu déceler quelques faiblesses dans la construction et y porter remède.

Les études du moteur Pratt et Whitney *Wasp Major* de 28 cylindres et 3.500 CV au décollage ont débuté en 1939, quelques mois avant la guerre. On lui a incorporé tous les perfectionnements apportés dans l'intervalle aux moteurs plus anciens, tels que l'injection du mélange eau-alcool pour relever la puissance au décollage ; on continue à le faire en lui ajoutant par exemple la turbine d'échappement qui le transforme en moteur *compound*. Mais dans le type qui est monté sur le *Stratocruiser* le *Wasp Major* a déjà plusieurs années de service sur la version B-50 des *Superfortress*. Sans parler des milliards dépensés, il ne faut pas moins de dix ans pour que le dernier type livré par le plus important des constructeurs de moteurs du monde puisse équiper un avion de transport à la satisfaction de l'exploitant et de sa clientèle.

Les mêmes soins et les mêmes dépenses ont été apportés à l'établissement de la cellule.

Boeing n'est pas un nouveau venu dans le domaine de l'avion transatlantique. Il a construit les premiers hydravions entrés en service dans l'Atlantique-Nord, les *Clipper* des Pan American Airways comme les premiers avions des mêmes lignes, les *Stratoliner* de la T. W. A., qui accomplirent au cours de la guerre pour le compte de l' « Air Transport Command » trois mille traversées sans incident.

Sa dernière production, le *Stratocruiser*, est presque aussi ancienne que le moteur qui l'équipe puisque l'étude de la *Superfortress* B-29 dont elle dérive remonte à 1940. Le prototype vola en septembre 1942, le premier avion de série, en 1943 ; la production cessa en mai 1946, après construction de quatre mille deux cent vingt et un B-29 qui jouèrent un rôle décisif dans la guerre contre le Japon. Les *Superfortress* B-50, où les moteurs Pratt et Whitney de 3.500 CV remplacèrent les Wright *Cyclone* R-3.350 de 2.200 CV des B-29 sur une cellule renforcée de mêmes caractéristiques générales, leur succédèrent dès 1947 ; trois cent quarante-sept étaient construites ou en commande fin 1948. Le B-54, avec le moteur compound *Wasp Major* VDT, qui relèvera encore ses performances en charge utile, rayon d'action et vitesse, remplacera incessamment le B-50 sur les chaînes de montage des usines de Seattle.

Le *Stratofreighter* C-97, version de transport militaire de la « superforteresse », a volé pour la première fois en 1944 ; il en conserve la voilure, les empennages, les gouvernes et le train d'atterrissage. Le fuselage circulaire est remplacé par un fuselage à section en 8 qui double le volume intérieur du bombardier. Soixante-trois sont actuellement construits pour l'U. S. Air Force, soit comme avions-cargos (C-97 A) pour 21.300 kilos de fret, soit comme transports de troupes (C-97 B) pour cent trente-quatre hommes et leur équipement.

Le *Stratocruiser*, version de transport civil du *Stratofreighter*, est actuellement construit en série de cinquante-cinq pour six compagnies, auxquelles il est livré en plusieurs versions emportant de 55 à 75 passagers et 4.000 kilos à 5.000 kilos de bagages et de fret.

Si ces transformations successives d'un bombardier en avion de transport militaire puis en avion de transport civil apparaissent longues, elles apportent en revanche à l'utilisateur le maximum de garantie. Tous les équipements nouveaux ont longuement été expérimentés à terre, sur installation vraie grandeur reproduisant les conditions du vol. On s'étonne quelquefois d'un incident imprévu dans le fonctionnement d'un train d'atterrissage qui oblige un avion à se poser « sur le ventre » ; le *Stratocruiser* a « atterri » fictivement sur une plate-forme d'essais 11.800 fois avec la roue avant de son train tricycle et 41.500 fois avec les roues latérales sans quitter le sol. Il a volé plus de 400.000 kilomètres dans sa dernière version avant la délivrance du certificat de navigabilité, dont cinquante-quatre parcours de vol commercial simulé sur Seattle-Tampa et Los Angeles-New-York. Mais il a de plus derrière lui les 1.700.000 heures de vol des « superforteresses » et les 100.000 traversées de l'Atlantique auxquelles elles équivalent.

L'AMÉNAGEMENT DE L'AVION MODERNE

Comme tout moyen de transport l'avion passe par deux stades très différents. A l'âge héroïque le confort n'est qu'une préoccupation secondaire, qui vient après le fonctionnement de la mécanique et les performances. Puis à mesure qu'on touche une clientèle accrue le problème du confort se pose. Il devient un argument de la concurrence entre constructeurs d'abord, entre transports de nature différente ensuite. La qualité d'un siège, la douceur d'un éclairage, le soin apporté à la cuisine sont appréciés et vantés au même titre que la vitesse pure. A trente ans seulement de sa naissance, le transport aérien a pris la première place de ce point de vue, bien qu'il se heurtât à des difficultés inconnues de ses concurrents ; le rétablissement de la pression en altitude, le conditionnement de l'air, l'insonorisation sont venus à l'aide des voyages dans la stratosphère, à quelques mètres d'un moteur de 3.500 CV.

La navigation à grande altitude, qui conditionne la vitesse, ne se conçoit plus sans le rétablissement d'une ambiance où le passager n'éprouve aucune gêne. Cette exigence impose un fuselage étanche, résistant mécaniquement à la surpression interne.

Cette « pressurisation » de la cabine explique la forme en 8 du fuselage. La section ovale ne convient évidemment pas pour résister à une pression interne qui tendrait à la transformer en une section circulaire. La section en 8 sous la forme de deux segments de cercle dont la corde commune qui correspond au pont intermédiaire est tendue sous l'effort de la pression résiste aussi bien que la section circulaire pure, avec le même poids de charpente pour le même volume intérieur ;

LE TRAIN D'ATTERRISSAGE A HUIT ROUES PRINCIPALES DU CONVAIR XC-99.

elle présente l'avantage d'une meilleure utilisation de ce volume grâce à l'aménagement sur deux étages.

Au même titre que la pressurisation le confort requiert le conditionnement de l'air, c'est-à-dire non seulement le chauffage par temps froid et le refroidissement par temps chaud, mais encore le réglage du taux d'humidité à une valeur moyenne, agréable à l'occupant. Sur le *Stratocruiser* la puissance du chauffage est calculée pour maintenir les 21,1 degrés C (70 degrés Fahrenheit) que tout Américain juge indispensables à son confort.

L'ÉVOLUTION PROCHAINE DES AVIONS TRANSATLANTIQUES

S'il est encore un peu tôt pour se prononcer sur la descendance d'un *Armagnac* ou d'un *Brabazon* et s'il faut d'abord leur souhaiter de répondre, dans leur état actuel, aux espoirs que l'on a placés en eux, l'évolution du *Stratocruiser* apparaît dès maintenant assez prévisible.

Le gros progrès immédiat de l'avion de transport va être le remplacement du moteur à explosion ordinaire par le moteur « compound », où une turbine d'échappement complète le moteur à explosion en transmettant sa puissance à l'arbre commun. L'économie de combustible comme le gain de puissance sont particulièrement sensibles en altitude ; ils atteignent l'un et l'autre près de 20 %. On conçoit l'intérêt d'un tel gain sur des appareils dont la consommation d'essence sur une traversée de l'Atlantique-Nord représente cinq à six fois la charge utile. Des deux premières réalisations, le Wright *Turbo-cyclone* et le Pratt et Whitney *Wasp Major* VDT (Variable Discharge Turbine), qui ont pris pour base les plus gros moteurs de chacun de ces constructeurs, la seconde est en cours d'installation sur la voilure commune d'une *Superfortress* et d'un *Stratocruiser* qu'elle oblige, affirme-t-on, à transformer.

Il est probable en effet que l'adjonction d'une turbine se traduira sur les Pratt et Whitney de 28 cylindres par un supplément d'encombrement plus grand que sur les Wright de 18 cylindres, où l'accolement des trois turbines d'échappement à l'arrière du deuxième plan a pu se faire sans grande modification. Mais l'allongement des berceaux-moteurs de la voilure du Boeing devra certainement s'accompagner d'un accroissement de sa surface si l'on veut pouvoir enlever le tonnage qu'autorisera un relèvement de puissance unitaire d'au moins 500 CV.

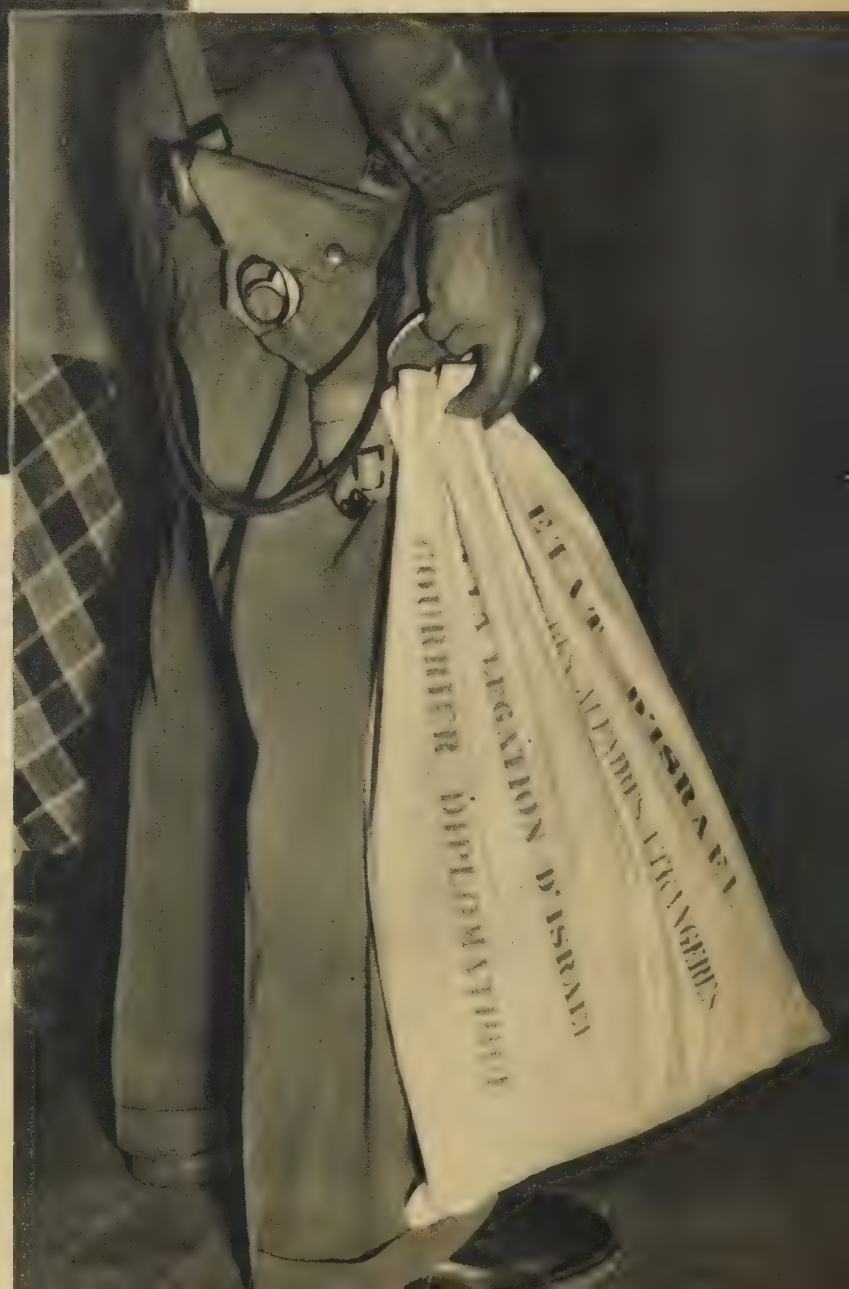
En changeant successivement le fuselage puis l'aile, il n'est pas douteux qu'on améliorera à chaque fois le rendement de l'appareil ; c'est un moyen d'atteindre le tonnage optimum avec le minimum de transformations à chaque progrès de la technique.

CAMILLE ROUGERON.

LE CONVAIR XC-99, TRANSPORT MILITAIRE (400 HOMMES) DÉRIVÉ DU B-36.

DURANT LES ÉLECTIONS RÉCENTES LES MURS DE TEL-AVIV ÉTAIENT COUVERTS D'AFFICHES AUX SYMBOLES VARIÉS. — AU NORD DE LA GALILÉE, DE JEUNES AMÉRICAINS S'INSTALLENT POUR DÉFRICHER LA TERRE. — CI-DESSOUS, LE NOUVEL ETAT A ADOPTÉ LE FRANÇAIS COMME LANGUE DIPLOMATIQUE.

LES HOSTILITÉS TERMINÉES LA JÉRUSALEM JUIVE SE RECONSTRUIT VITE.



ISRAËL

« RÉALITÉ VIVANTE »

par notre envoyé spécial RICARDO ENQUIN

ISRAËL est un pays étonnant. Sur ses 10.000 kilomètres carrés environ, où vivent à peu près un million de personnes, le monde entier a les yeux fixés. Et sa situation politique, économique et sociale reflète tous les paradoxes du Moyen-Orient, multipliés par les caractéristiques nettement européennes de la majeure partie de son immigration actuelle.

On y peut maintenant observer, nettement photographiées, toutes les facettes des phénomènes politiques du reste du monde.

Ce qui nous a le plus étonné c'est l'extraordinaire tranquillité qui régnait à l'intérieur et sur ses frontières mêmes, malgré l'état de guerre où se trouvait alors Israël. Mais ce que ce calme nous révéla, c'est que les pays arabes voisins d'Israël ne lui ont pas fait la guerre aussi spontanément qu'on aurait pu le croire tout d'abord. Des influences étrangères, mais toujours dominantes dans le Moyen-Orient, l'Oncle Sam d'un côté, John Bull de l'autre, ont dès le premier instant participé à ce conflit « évitable » des deux côtés du paysage biblique. Et c'est ainsi que nous nous sommes retrouvé au cours de ce voyage de six semaines en Palestine dans l'atmosphère « latino-américaine », qui nous a envahi dès les premiers jours. D'autant plus qu'étant citoyen argentin nous avons tendance à considérer les problèmes de ce monde d'un point de vue quelque peu « sud-américain ».

Et il faut le dire au début de cet article pour marquer le parallèle existant entre la situation politique et économique du Moyen-Orient et celle de l'Amérique latine.

Nous avons entrepris notre aventure en Israël sur un de ces navires de la marine marchande juive qui font le trajet d'aller et retour depuis Marseille, avec à leur bord une cargaison d'émigrants juifs.

C'est une extraordinaire expérience que représente un voyage d'une semaine en Méditerranée sur un tel bateau.

EN PLEIN DÉSERT DU NEGEV, FORCES ISRAÉLIENNES ROULANT VERS AKABA.

Voici quelques-unes des notes de voyage que nous avons prises sur le vif :

Mardi, 4 janvier 1949. — Des 1.250 passagers qui se trouvent à bord, 1.200 sont des émigrants qui se dirigent vers Israël aux frais du Joint Distribution Committee, de l'Agence juive et du gouvernement d'Israël. Ces émigrants ont pour la plupart passé la plus grande partie de leur vie dans des camps de concentration et, depuis la guerre, dans des camps de détention.

L'atmosphère particulière du bateau se manifeste dès la sortie du port de Marseille. En effet, à cinq minutes de la côte française, la radio du bord annonce qu'il est absolument interdit d'apporter des victuailles dans les salles à manger en dehors des heures réglementaires en raison des fêtes religieuses de la semaine (Hanukah). Car le lundi 3 est le jour anniversaire de la grande victoire de Judas Macchabée sur les Assyriens, et les nouvelles reçues actuellement d'Israël ne font que confirmer aux émigrants qu'aujourd'hui plus que jamais *Judas Macchabée est présent sur la terre promise jusqu'hier et retrouvée aujourd'hui.* Dans leur ensemble, ces émigrants sont le détail le plus spectaculaire à bord. On a l'impression que l'on assiste à nouveau à la projection du grand film de Charlie Chaplin *l'Emigrant,* qui date déjà de vingt-cinq ans. Les mêmes personnages du film sont ici dans la réalité ; les mêmes hommes avec leurs grandes bottes d'agriculteurs de l'Europe centrale, les mêmes femmes avec leurs mouchoirs bariolés sur la tête ; lorsque la cloche du repas sonne, c'est la même course pathétique vers les tables, où la même soupe fumante est servie dans de grandes cruches ; et dans le film de Chaplin, comme dans la réalité, naît, après le repas, la sensation collective du mal de mer parmi les émigrants et son inévitable solution physiologique. Et, la nuit tombée sous un ciel méditerranéen magnifiquement étoilé, les plus jeunes et les plus résistants se groupent sur les

LA VIEILLE CITÉ DE JÉRUSALEM EST OCCUPÉE ACTUELLEMENT PAR LA LÉGION ARABE. LA NOUVELLE VILLE, QUI L'ENTOURE, EST OCCUPÉE PAR LES ISRAÉLIENS. — LE GOLFE D'AKABA EST PARTAGÉ ENTRE QUATRE NATIONS.

M. BEN GURION, CHEF DU GOUVERNEMENT, REÇOIT LA PREMIÈRE VISITE DE M. YERSHOV, NOUVEL AMBASSADEUR DE L'U. R. S. S. A TEL-AVIV.

Le colonel Aloof Yigal Yadin, chef de l'état-major, a dirigé toutes les opérations décisives.

M. J. Sprinzack préside les premiers travaux de l'assemblée constituante de l'Etat d'Israël.

M. Moshe Sharett (ex-Shertok), ministre des Affaires étrangères, est polyglotte accompli.

Dans la ville de Nazareth le dernier Noël fut célébré par 5.000 habitants chrétiens.

Le président d'Israël, Dr Weizmann, vêtu de blanc, reçoit les membres de l'assemblée.

ponts les plus écartés pour parler d'amour et d'avenir... tandis que tous se sentent unis par le même chant. C'est qu'hier dans le film de Chaplin, comme aujourd'hui à bord du *Negbah*, on assiste au même phénomène tragi-comique de l'émigrant qui pour la première fois se fait à la mer.

C'est le même phénomène si typique de notre XX[e] siècle où tant de groupes de personnes doivent émigrer parce qu'elles n'ont pu trouver dans leurs pays la sécurité économique et religieuse indispensable à une vie décente. Mais malgré l'aspect tragique de ces gens, de leurs visages fatigués, de l'expression de souffrance infinie qu'ont laissée tant d'années de tortures physiques et mentales, leur regard exprime une grande joie : celle d'atteindre enfin la dernière étape de leur odyssée. Et ces yeux parlent dans toutes les langues. Des juifs du monde entier avec toutes ses variantes : d'Espagne et de Roumanie, d'Angleterre et de Pologne, de France et du Maroc.

Jeudi, 6 janvier. — Les membres de l'équipage, depuis les officiers jusqu'aux simples mousses, forment un groupe de jeunes intellectuels entraînés à la mer. Tous les soirs officiers et garçons de cabine, femmes de chambre, parmi lesquelles certaines sont très jolies, se retrouvent pour bavarder un moment dans l'une des cabines, qui deviennent ainsi de véritables petits clubs. C'est là le premier contact que l'on a avec la jeunesse israélienne, avec ceux que l'on nomme les « sabras » ou cactées du désert. Et la conversation, qu'elle ait lieu avec le chauffeur et le comptable ou l'officier en second et un simple marin, revient toujours à l'avenir du jeune Etat, sur la littérature ou les arts palestiniens ou sur les conjonctures politiques du sionisme en général. Les nouvelles quotidiennes sont suivies avec un intérêt passionné par cette jeunesse qui n'oublie pas que son pays est en guerre.

Samedi, 8 janvier. — Peu à peu nous approchons de Haïfa, et grâce à l'expérience acquise à bord nous pouvons déjà apercevoir la réalité de ce petit grand pays. L'existence d'Israël est un fait irréfutable et sa lutte au cours de ces dernières années est l'un des phénomènes les plus extraordinaires du XX[e] siècle. *Quelle preuve plus éclatante de son existence que ces 1.250 personnes voyageant sur le* Negbah, *les yeux fixés sur l'avenir immédiat qui les attend au bout de la route tragique de leur existence ?*

PRÈS DE GAZA, DANS LE KIBBOUTZ « SA-AD », ENTRE DEUX BATAILLES.

Le mot *kibboutz* revient à chaque instant dans toutes les conversations à Tel-Aviv. C'est que le kibboutz est tout le secret de la force de ce pays. Pour donner une explication succincte du kibboutz nous dirons que c'est une ferme collective (le mot en hébreu signifie « collectif ») de type semblable au kholkose soviétique dans certains détails de son organisation interne et avec des caractéristiques différentes concernant sa conception intégrale. Il ne faut pas oublier en effet que l'Etat d'Israël est loin de posséder une économie de planification totale. La centaine de kibboutzim éparpillés sur tout le territoire d'Israël sont en train de transformer peu à peu le climat aride et stérile des régions les plus éloignées et ont presque tous servi, au cours de la présente guerre, de postes avancés de défense, comme de véritables fortifications.

La fondation d'un nouveau kibboutz est une cérémonie pleine d'intérêt. Deux jours à peine après notre arrivée en Israël, au nord du pays, en Galilée, nous fûmes invité à assister à la cérémonie d'initiation en kibboutz numéro 5 de la « Hashomer Hatzair Organisation », organisation sioniste mondiale consacrée exclusivement aux jeunes de tous les pays qui ont décidé de se fixer en Israël. Ce groupe que nous avons visité est composé dans sa totalité d'Américains du Nord (Canadiens, Yankees et Mexicains), du Centre (Panaméens) et du Sud (Chiliens et un Bolivien). Il a subi un entraînement d'un an et demi avant d'entreprendre le voyage.

Nous arrivons à la nuit. Tout le kibboutz est en fête. Nous pénétrons dans la grande maison qui tient lieu de salle commune et sommes accueilli par un grand salut : « *Chalom* ». [Détail curieux de ce pays en guerre : en aucun autre pays du monde on entend prononcer aussi souvent qu'ici le mot « paix » (*chalom*).] Les Américains préparent fébrilement leur départ. Pour eux le grand jour, le plus grand peut-être de leur vie, est arrivé : le jour où ils s'établiront définitivement sur un pan de terre israélien. On parle peu pendant le repas, tous pensent au lendemain.

A 4 heures du matin nous entreprenons notre voyage vers le nord. Nous formons un convoi de quatre camions chargés de vivres, de lits, de valises, d'ustensiles de travail et de gens. Dans la froidure du petit matin, sur les hauteurs de la Galilée, nous traversons des chemins, des champs et des hameaux qui ont été jusqu'il y a deux mois les témoins de terribles luttes et batailles entre la Légion arabe et les Israéliens. Le lieu vers lequel nous nous dirigeons est l'un de ceux qui, étant donné leur importance militaire, nous obligent à taire leur nom. A mesure que le soleil se lève le paysage biblique prend des contours spectaculaires. En deçà de notre chemin, dans le fond d'une vallée, le lac de Tibériade, ou mer de Galilée, apparaît soudainement, lieu de vacances estivales extrêmement fréquenté. De l'autre côté du lac, le Liban montagneux. A droite, au fond, la Transjordanie, et, à notre gauche, le mont Hermon, surmonté de neiges éternelles, à la frontière syro-libanaise. Quel spectacle grandiose ! Nous arrivons finalement à destination. D'une altitude imposante nous dominons du regard les trois frontières dans le lointain et, à quelques kilomètres, la ligne de combat silencieuse. Les camions commencent aussitôt leur déchargement, et en quelques heures deux maisons préfabriquées sont montées.

A midi nous étions tous assis à la même table, présidée par les hauts dignitaires de l'endroit, et au cours d'une simple mais très émouvante cérémonie le drapeau d'Israël fut hissé. Le premier kibboutz Hashomer Hatzair, complètement américain, était officiellement fondé. Dans deux ans cet endroit sera une verte oasis productive au milieu des montagnes qui l'entourent.

UN NOUVEAU PEUPLE SE FORME

Avec un capital investi d'environ 15 millions de livres palestiniennes (une livre palestinienne vaut environ 1.000 francs) le réseau d'établissements collectifs et coopératifs agricoles d'Israël représente le facteur le plus riche de l'économie du pays et doit pourvoir à la subsistance de quelque 60.000 personnes sur une population d'environ 700.000 juifs habitant actuellement en Israël. Le capital accumulé sur ces fermes et établissements est estimé à environ 2.250.000 livres palestiniennes. Presque tous sont installés sur des terres appartenant au Jewish National Fund, auquel tous les citoyens d'Israël apportent un capital.

Les établissements communautaires d'ouvriers agricoles se divisent en deux groupes importants : les établissements communautaires proprement dits (kibboutzim et kvutzot) et les hameaux des petits propriétaires (moshavim). Nous avons constaté que l'accroissement des établissements collectifs a été chaque fois plus important que celui des petits propriétaires.

Nous visitâmes Israël entièrement. Du port de Haïfa, à l'ombre du fameux mont Carmel, à la capitale, Tel-Aviv, ville moderne et administrative au bord de la mer, siège du gouvernement et centre politique du pays. Depuis Jérusalem, nid actuel d'intrigues internationales, siège de la commission de conciliation et de la première Assemblée constituante de l'Etat israélien, jusqu'à Beersheba, ville poussiéreuse comme un exemplaire de la Bible, perdue dans le désert du Negev, faisant alors l'objet de revendications égyptiennes. Au nord du pays nous avons visité Nazareth et Sa-ad, nous avons parcouru l'extrême limite de la frontière syro-libanaise. Nous avons traversé le très ancien port de Saint-Jean-d'Acre. Nous avons vécu deux jours dans un kibboutz. Dans le Sud nous avons visité deux kibboutzim ayant servi de postes militaires avancés dans la guerre contre les Arabes, le kibboutz Negbah, véritable Stalingrad du désert, qui résista pendant une semaine avec 125 hommes et femmes à l'assaut d'une véritable armée égyptienne de 3.500 soldats complètement équipés avec des tanks et des avions. Et le kibboutz Sa-ad, à 1.000 mètres de Gaza, où nous avons pu, à la jumelle, suivre le mouvement des troupes arabes. Nous avons vu dans d'autres kibboutzim, notamment en Césarée, un groupe de jeunes Français qui s'étaient battus dans le maquis et qui se consacrent maintenant à l'édification d'une grande nation progressiste. Dans ce kibboutz se trouvait également une jeune Française catholique partageant le même enthousiasme créateur que ses camarades juifs dans l'accomplissement de la tâche commune.

Nous avons été les témoins, à Jérusalem et à Tel-Aviv, de la campagne électorale la plus violente à laquelle il nous ait jamais été donné d'assister. Le seul fait que 21 partis étaient entrés en compétition devant 427.000 votants donne une idée de la violence de la campagne.

Partout où nous nous sommes trouvé les gens avec qui nous avons parlé nous ont donné l'impression d'une activité intense. L'organisation au sein du jeune gouvernement est parfaite si l'on songe à la complexité des ramifications bureaucratiques qui fonctionnent déjà comme une pendule. C'est probablement la plus grande surprise que remportèrent les Anglais en quittant leur mandat.

Pays extraordinaire, où un nouveau peuple se forme. Pays de contrastes, où l'hébreu est la langue officielle mais que la plupart des immigrants ignorent. Où le français est adopté comme langue diplomatique par le gouvernement et où cependant tous les fonctionnaires parlent l'anglais !

L'un des phénomènes les plus typiques de ce pays est qu'on ne peut en parler sans aborder tout le problème du socialisme contemporain. La force d'Israël réside précisément dans la charpente socialiste existant jusqu'aujourd'hui, en particulier dans l'agriculture.

Ses kibboutzim ont fait office de forteresses de résistance et de défense du pays, et qui sait si la guerre eût pu être gagnée si ces fermes n'avaient pas été des fermes collectivistes. Mais le gouvernement actuel du premier ministre Ben Gurion, chef du parti social-démocrate « travailliste palestinien », ou Mapai en hébreu, est loin de vouloir imprimer à son administration toute la force d'un socialisme intégral. Et c'est précisément ce que lui reprochent les partis de gauche de l'opposition, notamment le Mapam, qui y voit la perte du pays aux mains du capital étranger. Cet argument, tel que nous avons pu en juger personnellement pendant les élections de l'Etat juif du 25 janvier dernier, a trouvé un écho profond chez les pionniers des kibboutzim, qui assistent non sans crainte au développement de l'entreprise libre au détriment de la forme socialiste de l'économie qui formait jusqu'à maintenant partie intégrante de son *modus vivendi.* Israël est donc un membre réel de la communauté des nations existantes de l'heure, il entre de plain-pied et peu après sa naissance dans la réalité des problèmes du monde actuel. Et si sa création se fait à la lumière d'un début d'expérience socialiste, début évidemment, mais socialiste en tout cas, il semblerait paradoxal d'assister à la désintégration du nouvel Etat face au développement d'un capitalisme qui pèse tous les jours davantage sur ce pays. Plus paradoxal encore mais très typique du Moyen-Orient serait le fait que ce capital fût protégé par le même homme autour duquel le pays s'est groupé pour vaincre les Arabes : le Churchill du Moyen-Orient, Ben Gurion.

PARMI LES BELLES PHOTOS DE L'ANNÉE 1948

A gauche : « Chartres », par Brassaï. Un bel effet de contre-jour, tout en demi-teintes et grisés, rehaussé des brumes et fumées du matin. — Ci-dessus : Serge Lido a fixé d'une façon saisissante cette attitude d'Yvette Chauviré dans une figure du « Lac des cygnes ». L'éclairage, par un seul spot, a permis de capter la danseuse dans un rayon étroit et de supprimer le partenaire qui la tient.

LE 20me SALON

DE LA PHOTO ET DU CINÉMA

par PIERRE ICHAC

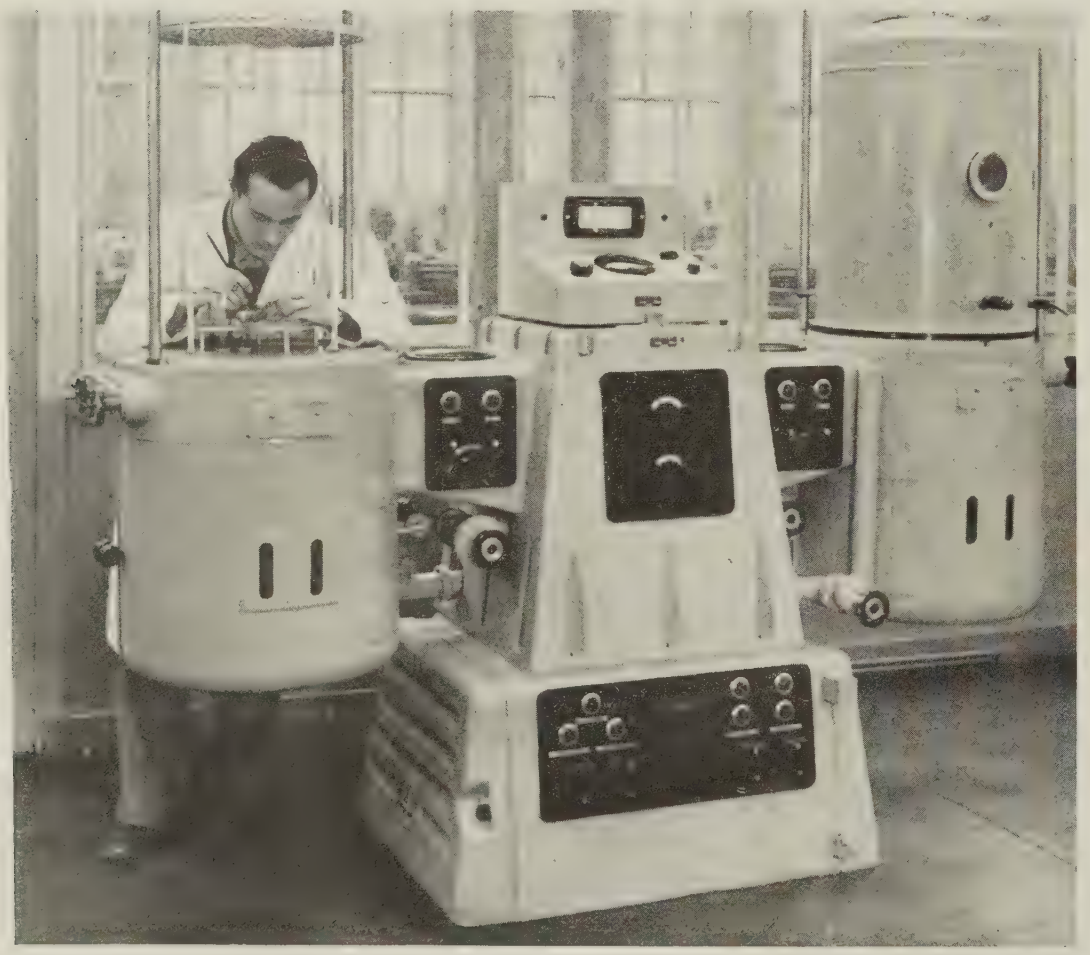
LE MEILLEUR ET LE PLUS PRATIQUE SYNCHRONISATEUR D'APPAREILS EST UNE RÉUSSITE FRANÇAISE.

CENT SOIXANTE exposants ; 4.000 mètres carrés de stands consacrés à la présentation, dans leur remarquable diversité, des matériels de fabrication française ; expositions d'œuvres photographiques d'amateurs, de professionnels et de ce « Groupe des XV » qui rassemble quelques-uns des meilleurs techniciens français de la photographie ; sans oublier la traditionnelle salle de cinéma où sont projetés dans les trois formats classiques (8 millimètres, 9 mm. 5 et 16 millimètres) une sélection de films, il y a là pour la foule des amateurs de photographie qui se pressent au parc des Expositions la meilleure occasion de faire le point des possibilités offertes par le nouvel après-guerre.

En effet, si l'on était frappé en visitant les salons précédents par la somme d'efforts que dépensait toute une corporation pour la renaissance de la photographie française après la grande coupure des années de guerre et d'occupation, il apparaissait dans le même temps que nombre de difficultés momentanées n'étaient pas encore surmontées et que nombre d'efforts n'avaient pas encore produit leurs résultats définitifs. C'étaient des salons de pénurie, de produits de remplacement et de « bons matières », mais aussi (ce qui paraissait encourageant) des salons de prototypes. Jamais on n'en avait tant vu.

Là comme en d'autres domaines, les années 1948-1949 ont apporté des changements considérables. Sur beaucoup de points l'abondance d'autrefois est revenue, et avec elle des progrès techniques qui classent aujourd'hui la France parmi les producteurs de classe internationale.

Aux Etats-Unis le nombre des possesseurs d'appareils photographiques est passé de 20 millions en 1939 à 34 millions en 1949, et dans les mêmes dix années le volume d'affaires de l'industrie photographique y a probablement quadruplé. Il serait intéressant de mettre en regard les chiffres français, qui se révéleraient sans doute d'une importance inattendue. On sait que chez nous la demande de matériel photographique a triplé depuis l'avant-guerre. Il semble que la production ait presque doublé depuis 1947 et représente à l'heure actuelle un nombre respectable de milliards, dont l'exportation, créatrice de devises, produit le quart. Position toute nouvelle que la France s'efforce d'exploiter au maximum.



L'ATELIER DE SULFURISATION D'UNE GRANDE USINE PARISIENNE D'APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES.

AVANTAGES ACTUELS DE L'AUTARCIE

Il est facile de deviner la cause qui a mis en jeu avec tant de force le génie inventif et l'audace industrielle des producteurs français : c'est la suppression des importations de matériels étrangers, dont la guerre fut d'abord le facteur momentané et dont le manque de devises actuel reste le plus durable.

Nos maigres devises paient déjà le charbon, l'argent et le cuivre. L'Etat admet mal qu'elles s'exportent pour aller chercher des Kodaks ou des Rolleiflex. Les producteurs français non plus, d'ailleurs. Ceux-ci disent : « Nous sommes encore jeunes... Mais le temps travaille pour nous, et dans peu de temps nous serons prêts à jouer le jeu contre toutes les concurrences ! » Il reste que le rideau de fer dressé à nos frontières par l'Office des changes conditionne paradoxalement depuis la libération à la fois les déficiences et les progrès du matériel dont l'usager français a besoin.

Hier encore les surfaces sensibles étaient rares. Ce n'est plus le cas. Si pellicules et papiers

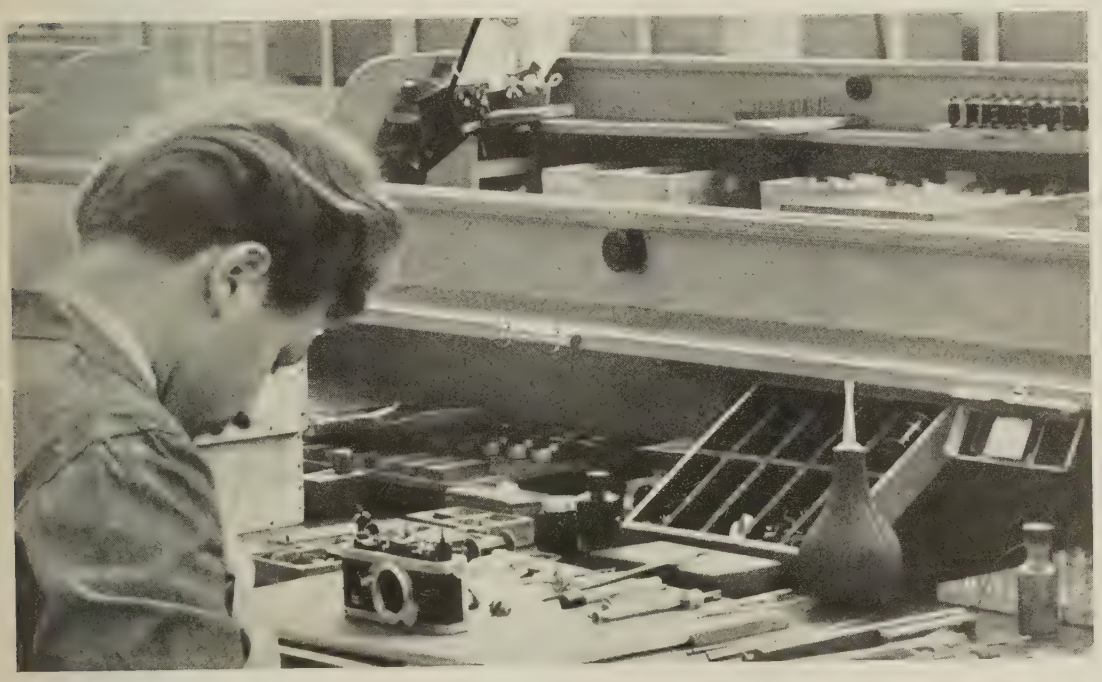
importés ont pratiquement disparu, on retrouve aujourd'hui dans les fabrications françaises de qualités comparables à celles d'avant la guerre, et d'une variété aussi grande. Au Salon de 1949 Kodak-Pathé, par exemple, ressort le film « Plus X », disparu depuis des années. Les supports des papiers n'ont pas toujours recouvré leur éclatante blancheur d'autrefois, mais l'approvisionnement en gélatines et en produits chimiques, redevenu normal, a permis de leur rendre leur régularité ancienne.

Il y a peu de temps, c'était miracle que d'obtenir une attribution de laiton pour la fabrication des montures d'objectifs. Le laiton réapparaît. Mais la période de pénurie a permis à certains constructeurs de mettre au point définitivement des montures en métal léger, tel Angénieux sur ses objectifs pour Leica. Résultat : un progrès. Lorsqu'on s'est promené comme je l'ai fait pendant des mois dans la brousse africaine en portant un téléobjectif de Leica dont le parasoleil lui-même était en bronze, on est prêt à apprécier le changement !

Dans le même ordre d'idées nous avons connu un temps où la supériorité absolue, quasi sacrée, des objectifs allemands, des « verres » d'Iéna, était tenue dans le monde entier pour un article de foi. Depuis dix ans, à quelques exceptions près, il nous a fallu nous passer de Zeiss et d'Hugo Meyer. En 1949, l'immense progrès de nos fabrications aidant, nous avons presque oublié ces noms fameux. Nous pensons Angénieux, Berthiot, Boyer ou Foca sans nous étonner le moins du monde. Fait plus remarquable encore, l'Europe, autrefois tributaire de l'Allemagne, nous achète nos objectifs. La Suisse elle-même monte son nouveau 2,4×3,6 « Alpa » avec des séries d'objectifs français, dont la gamme s'étend d'une année à l'autre.

Il restera sans doute à perfectionner les modes de « traitement » par fluoruration des objectifs, moins résistants, semble-t-il, que ceux qui ont subi le traitement américain. Mais tous les objectifs de prix chez nous sont maintenant « traités ». On sait que cette opération, qui se traduit par le dépôt d'une couche bleue transparente à la surface des lentilles, réduit à des proportions infimes le fort pourcentage de lumière (parfois plus de 30 %) qui se perd durant la traversée de l'objectif et, pour une part, ne sert qu'à voiler l'image.

Il restera aussi à suivre les laboratoires d'optique américains dans leur création de nouveaux verres, aux qualités remarquables, dont la pâte comporte des éléments rares, tels le tungstène ou le tantale.



POSE DU TÉLÉMÈTRE COUPLÉ SUR UN APPAREIL FRANÇAIS DE PETIT FORMAT : LE « FOCA ».

LES APPAREILS

L'importation des appareils allemands et américains jouait avant la guerre sur le marché photographique français un rôle de premier plan : Leica, Rolleiflex, Zeiss-Ikon, Agfa et l'innombrable légion des « foldings » Kodak venaient chez nous par dizaines de milliers. Malgré les « récupérations » de la fin de la guerre en Allemagne occupée (juste revanche des « disparitions » de Leica et de Vérascope de 1940) et les arrivées actuelles par le marché noir, ces noms appartiennent pour le moment au passé.

Le présent, c'est la floraison nouvelle, étonnamment variée, des appareils français que le Salon de 1949 présente plus nombreux et plus complets que l'an dernier. On a l'impression que depuis la guerre toutes nos fabrications ont fait peau neuve. La série des 6 × 9 fournit encore les appareils les plus populaires : Kinax, Drepy, Royer, etc. Les plus récents portent communément objectifs traités, obturateurs à retardement, prise de « synchro-flash » pour l'utilisation de lampes-éclairs en synchronisme avec l'obturateur, et parfois télémètre couplé. Kodak-Pathé, qui avant la guerre importait ses appareils, a commencé à en fabriquer en France et annonce lui aussi un 6 × 9.

Le 6 × 6, de format carré, à deux objectifs couplés servant respectivement à la visée, à la mise au point et à la prise de vues, est, lui aussi, abondant, prouvant ainsi que la solide réputation du Rolleiflex allemand n'est pas près de s'éteindre. Je sais bien des professionnels dont il est encore l'indispensable instrument de travail. Cependant, à en croire beaucoup de revendeurs, c'est vers le petit format — 3 × 4, 2,4 × 3,6 ou plus petit encore (on va, à tort ou à raison, jusqu'au film de 16 millimètres) — que tend aujourd'hui la faveur du public. Disons, pour fixer les idées, vers le Lynx et le Foca, sans parler du Vérascope 40 de Richard.

Il semble que dans ce domaine l'apparition sur le marché du nouveau Foca 1949 « Universel », auquel une série très complète de six objectifs : 28 millimètres, 35 millimètres, deux 50 millimètres (ouverts respectivement à 1/2,8 et 1/1,9), 90 millimètres (à 1/3,5) et 135 millimètres (à 1/4,5) ouvre toutes les possibilités et constitue l'un des événements les plus importants de l'année, en apportant une solution française aux problèmes posés par la rareté (sinon la disparition) du Leica.

LES ACCESSOIRES

Il semble que ce soit, pour une bonne part, la popularité grandissante du petit format qui ait commandé l'évolution actuelle des accessoires. Agrandisseurs pour 6 × 6 et 2,4 × 3,6 ; lanterne de projection d'encombrement incroyablement réduit aux yeux de qui a connu les vastes lanternes qui servaient autrefois à projeter les diapositives 8 1/2 × 10, format en cours d'abandon ; lecteurs de microfilms, etc., voisinent avec des accessoires de prise de vues qui avant la guerre paraissaient rester le secret des photographes professionnels. Aujourd'hui l'amateur a remarquablement poussé son éducation technique : il use de parasoleils (combien de photos gâchées ou inexplicablement voilées faute de cet humble collaborateur du photographe !), il sait souvent choisir ses filtres colorés. Plus que jamais il travaille armé d'un posomètre. Enfin, à voir l'empressement des constructeurs à munir les appareils nouveaux du dispositif synchro-flash on tendrait à croire que les lampes-éclairs sont à la portée de toutes les bourses... ou même qu'elles existent. Hélas ! jusqu'à nouvel ordre je crois qu'elles ne sont pas fabriquées en France, et le contingent d'importation en est si réduit qu'il est incapable de satisfaire les photographes de journaux ou d'agences, ses principaux consommateurs.

C'est ici qu'apparaît un nouvel accessoire, que nous vîmes pour la première fois à Paris, si je ne me trompe, au Salon de 1947. C'est le *flash électronique* : une source de courant, un tube de gaz rare dans lequel se décharge, sous des tensions de 1.000 à 2.000 volts, une batterie de condensateurs. La durée de l'éclair se compte en 1/100.000 de seconde. De nombreuses photos immobilisant en des attitudes stupéfiantes acrobates et danseuses ont depuis ce temps fait connaître sinon l'appareil, du moins ses résultats. On peut penser qu'un jour prochain le flash électronique supprimera, en toutes circonstances, la sujétion de la lampe, volumineuse, fragile et qu'il faut renouveler à chaque photographie. Disons tout de suite que, tel que nous le trouvons en France, le flash électronique est lourd et malheureusement aussi hors de portée des fortunes moyennes. Sous la forme légère et puissante, mais chère, qu'il a, paraît-il, atteinte sur l'autre bord de l'Atlantique il peut devenir non seulement la source de lumière de toutes les photographies d'intérieurs, mais encore l'embellisseur obligatoire des ombres dans les images d'extérieurs. On travaille activement en France, bien que sur un plan purement artisanal, à la réalisation d'un *flash électronique* d'un poids et d'un volume diminués, tout en évitant de réduire la puissance lumineuse de l'appareil.

Il reste cependant un cas où la simple lampe-flash garde son importance. C'est l'emploi d'un accessoire nouveau venu : une petite boîte munie d'une cellule photo-électrique (sensible à la lumière) qui réussit à enflammer une ou plusieurs lampes en parfait synchronisme avec l'éclair déclenché près de l'appareil photo. C'est très simple. Encore fallait-il y penser pour parvenir à résoudre élégamment le problème ardu des éclairages multiples par lampes-éclairs.

NAISSANCE DE LA COULEUR

Plus peut-être que celui de la confirmation de l'industrie photographique française, j'ai le sentiment que ce Salon de 1949 est celui de la naissance de la couleur.

Avant la guerre nous n'avons connu la couleur que sous ses premiers balbutiements. Seul le film de format réduit, en recherchant le procédé définitif, nous apportait, par voie optique ou chimique, des essais qui préfiguraient l'avenir. Aujourd'hui, si les procédés en usage restent d'un maniement si complexe au laboratoire que leur traitement est un véritable monopole technique, en revanche leur utilisation dans un appareil photographique ou une camera de prise de vues cinématographiques est mise à la portée de n'importe quel amateur soigneux. Il n'est plus de voyageur, même débutant, qui ne rapporte de la baie d'Hudson, de l'Inde ou de la Méditerranée et ne puisse projeter en public de beaux documents aux couleurs si lumineuses que l'on supporte difficilement ensuite les photographies noires et blanches. Mais les professionnels eux-mêmes ne peuvent pas encore se fier avec une garantie de sécurité absolue aux procédés actuels.

C'est la grande révolution de ces récentes années. Cependant, et toujours pour la même cause : suppression des importations, la France était restée pratiquement hors du circuit mondial de la couleur. Sur ce point le Salon de la photographie et du cinéma de 1949 marque une date importante : désormais Kodak va produire à Vincennes, en 8 millimètres et 16 millimètres pour le cinéma et, en photographie, 2,4 × 3,6, le Kodachrome américain qu'il est outillé pour développer.

Plus tard — et d'ailleurs d'autres marques sont annoncées — nous verrons peut-être apparaître enfin au point des procédés un peu moins complexes et susceptibles d'être agrandis dans des conditions techniques acrobatiques par l'amateur éclairé... et riche.

Mais pourquoi ne pas nous contenter, provisoirement, de projeter nos petites images en couleurs sur un écran... « images de ce monde éphémère... » ?

LES ENFANTS DE KATHERINE LIBROWITZ

C'ÉTAIT en 1940, à Saint-Tropez, dans une des rues de ce village unique accroupi au bord d'un golfe tendre et lumineux.

Nous étions au début de cette époque où, l'âme écorchée, nous avions cherché le seul refuge qui nous demeurât : celui du travail et de la beauté d'un paysage que jusqu'alors n'avait pas encore souillé la présence des uniformes verts.

Une jeune femme était là qui peignait et qui ne voyait plus rien du monde que ce qu'elle voulait transcrire sur sa toile.

J'ai trop le respect de la création et je sais trop ce qu'elle comporte pour avoir jamais dérangé un peintre au travail, m'être emparé de lui, l'avoir tiré de son rêve ; mais quelque chose sans doute me toucha bien profondément dans ce que je vis, car je ne pus m'empêcher de m'approcher de cette jeune femme mince, aux yeux pleins de clarté, et que je sentis, quand elle les leva vers moi, dévorée de cette flamme intérieure qui est celle des croyants.

C'était M^me^ Katherine Librowitz.

Je ne sais plus les paroles que nous échangeâmes : ce que nous avions à nous dire n'était pas dans les mots.

Et voilà que, neuf ans après, je la retrouve et que je découvre dans son œuvre maintenant accomplie une nouvelle résonance plus humaine encore si possible. C'est que, devenue mère, elle a fait cette grande découverte : l'enfant.

Elle s'est penchée avec amour sur ces visages et ces âmes toutes neuves, sur ces fronts, ces regards qui ne peuvent rien cacher et, avec un art profond et douloureux, tendre et gai à la fois, elle est parvenue à ce miracle de nous restituer l'essence même de jeunes, dont on pourrait d'abord penser que tout échappe à la notation, elle a su pénétrer dans ce monde qui n'est plus à nous.

Elle le fait avec un art à la fois subtil et fort, simple, direct, appuyé sur un dessin ferme et pourtant libéré. Elle fait songer à Renoir, mais combien elle en est différente et, à travers ce grand maître, elle conserve et affirme sa personnalité.

C'est qu'elle met dans ses toiles son âme à elle, sensible, droite et pure et qu'elle trouve — elle qui a peint depuis son enfance — dans cet amour de la vie ou de la nature toutes les forces d'un talent véritable qui existe doublement, car il est profondément humain.

PAUL VIALAR.

Mme Edwige Feuillère dans « l'Aigle a deux têtes ».

Mme Billie Renaud.

LES PORTRAITS DE BEREA

Roumain d'origine, mais élève à travers les musées d'Italie et d'Europe des maîtres dont Delacroix, puis nos impressionnistes et Cézanne prirent exemple pour donner vie à la peinture moderne, Berea vient de faire chez MM. Bernheim Jeune une exposition de ses œuvres récentes, qui nous ont donné à ressentir tout le profond amour du peintre pour Paris.

Sensible, évocateur à sa manière, douce, tendre et volontiers câline, d'un printemps, d'un été, d'un automne, d'un hiver, d'un paysage ou d'un visage qui ne peuvent avoir qu'à Paris cette grâce spirituelle et cette savoureuse qualité, Berea paysagiste n'a pas craint de se mesurer avec certains souvenirs et il est allé planter son chevalet rue Lepic ; portraitiste, il a choisi ses « modèles » parmi les plus marquantes personnalités parisiennes autochtones ou passagères.

Pour ma part, dès sa première exposition chez nous j'ai écrit de Berea : la vivacité de sa palette doit bien quelque chose, comme on l'a dit tout de suite, à Renoir et à Manet. Mais il n'est pas impressionniste. Moins que les effets d'instantanéité, c'est le noble goût de la construction qui caractérise ses ouvrages. Il se classera sans aucun doute parmi les jeunes appelés à se faire un nom dans la nouvelle école de Paris. Je l'ai dit et ne m'en dédis pas.

Maximilien Gauthier.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

Une curieuse photo de Berea devant le « Motif ».

Portrait de « Louisette » la Basquaise.

Wilhelm Kempf au piano.

Portrait de Mlle Trygve Lie.

PALMARÈS SPORTIF

En haut : UNE DES NOMBREUSES ÉCHAPPÉES D'AVANTS QUI ONT ÉMAILLÉ LE MATCH DE RUGBY FRANCE-PAYS DE GALLES, AU STADE DE COLOMBES. — Au centre : LES DEUX « HUIT » D'OXFORD ET DE CAMBRIDGE LUTTENT FAROUCHEMENT, ENCOURAGÉS PAR LEURS INNOMBRABLES SUPPORTERS MASSÉS SUR LES RIVES DE LA TAMISE OU QUI LES SUIVENT A BORD D'UNE VÉRITABLE FLOTTILLE. — Ci-contre : MIMOUN, QUI MASQUE ENTIÈREMENT PUJAZON, LUI ARRACHE LA VICTOIRE DANS LES DERNIERS MÈTRES DU CROSS DES SEPT NATIONS.

LE dernier match de rugby du tournoi des Cinq Nations s'est disputé le 26 mars, sur le stade olympique de Colombes, entre les équipes de la France et du Pays de Galles. La France a remporté la victoire de justesse par 5 points (1 essai de Lassègue, transformé par Alvarez) à 3 (1 essai de Ken Jones). La première mi-temps vit une longue domination de nos avants, qui se cantonnèrent dans le camp gallois sans pouvoir concrétiser leur supériorité, alors que, sur une échappée, nos adversaires ouvraient la marque. La seconde mi-temps fut beaucoup plus égale, les joueurs au maillot rouge multipliaient leurs attaques annihilées par une sévère défense et devaient concéder la victoire en fin de compte à nos joueurs. Ceux-ci ont donc remporté deux victoires (contre l'Irlande, qui gagne le tournoi, et le Pays de Galles) et subi deux défaites (contre l'Ecosse et l'Angleterre). Cet honnête bilan satisfera sans doute nos sélectionneurs, à qui l'on a fait souvent le reproche de se montrer trop conservateurs. Il est bien certain que tous nos internationaux ont tenu leur place avec le maximum de bonne volonté et de courage, mais l'équipe a « vieilli » et il faudra songer la saison prochaine à lui infuser un sang nouveau pour lui redonner cette qualité, reine en tous les sports : la vitesse.

Le classement définitif du tournoi est le suivant : 1re Irlande ; 2e *ex æquo* Angleterre, France, Ecosse ; 5e Pays de Galles.

Le cross-country a lui aussi terminé sa saison le même jour, à Dublin, avec le cross des Sept Nations.

Malgré le handicap du long voyage avec ses deux traversées de la Manche et de la mer d'Irlande, nos hommes furent à la hauteur de leur réputation, et les 14.500 mètres du parcours, tracé à l'anglaise, c'est-à-dire en terrain varié semé de nombreux obstacles, furent franchis victorieusement par Mimoun, qui franchit le premier la ligne d'arrivée, devant notre national Pujazon, grand favori et capitaine de l'équipe française. Celle-ci remporte une fois de plus la première place devant l'Angleterre, l'Irlande, l'Espagne, la Belgique, l'Ecosse et le Pays de Galles. Mentionnons la très belle performance de Cérou, grâce à qui les trois premiers sont Français.

L'épreuve populaire entre toutes auprès des sportifs britanniques est sans conteste le match d'aviron Oxford-Cambridge. Des rives de la Tamise plus de 500.000 fanatiques ont suivi les péripéties de la quatre-vingt-quinzième rencontre des deux universités.

Jusqu'à 200 mètres de l'arrivée la victoire paraissait acquise aux Oxonians, mais un dernier effort des Cantabs renversait la situation, et ceux-ci en 18 minutes 56 secondes remportaient la course pour la cinquante et unième fois.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

John Millington Synge et Xavier de Courville

J'AVOUE mon embarras à parler de cette *Fontaine aux saints,* de John Millington Synge, que représente au théâtre Gramont la jeune troupe de comédiens dirigée et animée par M. Raymond Hermantier. L'auteur du *Baladin du monde occidental,* mort à trente-huit ans en 1909, est généralement tenu pour le maître de la scène irlandaise. Il a écrit en tout et pour tout cinq pièces en six ans, et ces pièces tendent à exprimer l'âme complexe des hommes de sa race, où la passion, le rêve, la superstition se mêlent curieusement à l'humour et à une sorte de révolte anarchisante. Rien de plus éloigné de lui que le théâtre démonstratif, concerté d'Ibsen. Il est avant tout Irlandais, c'est-à-dire à la fois imaginatif et réaliste, digne fils de cette terre où les poètes sont enterrés dans les églises de préférence aux grands du monde et où des livres sacrés antérieurs à la Bible donnent une version originale du déluge. Poète lui-même, plus peut-être encore qu'auteur dramatique, il s'est forgé un moyen d'expression à sa mesure, où le savoureux anglais du XVI^e^ siècle emprunte au gaélique des formules frappantes, et il use du verset rythmé à la manière des prophètes araméens et de Paul Claudel. Ecrivain de première valeur sans doute, mais profondément national, et que la singularité même de sa langue, son caractère artificiel rendent pratiquement intraduisible. Si M. Maurice Bourgeois, traducteur de *la Fontaine aux saints,* croit avoir rendu toute la poésie rustique du dialogue en émaillant celui-ci de : « M'est avis que... » (j'en ai compté une bonne douzaine), c'est évidemment qu'il n'est pas difficile. De là vient pour une part la déception que nous avons ressentie, déception aggravée par une regrettable erreur du metteur en scène.

Je ne voudrais pas faire ici une mauvaise querelle à M. Hermantier, qui de tous nos jeunes comédiens semble aujourd'hui le plus désigné pour prendre la succession des Jouvet, des Dullin et des Pitoëff. Mais il apparaît qu'il s'est trompé en accusant à l'extrême le côté sinistre, pitoyable et fatal de l'action. La naïveté n'implique pas cette morne fureur dont nous voyons agités le mendiant Martin Doul et sa femme; la crédulité ne commande pas nécessairement le fanatisme. *La Fontaine aux saints* est une eau-forte avec des parties d'aquarelle, des échappées de nature, de ciel bleu, de fraîcheur et de gaîté, des élans de lyrisme et de tendresse, une ardeur çà et là résolue dans le sourire. M. Raymond Hermantier n'y a vu que la sombre histoire de ce couple d'aveugles guéris par un saint moine et qui, se découvrant mutuellement affreux à voir, préfèrent retrouver leurs ténèbres et s'y tenir quand le moine leur propose de les guérir une seconde fois. L'anecdote est mince ; et Synge pour meubler ses trois actes devait ou bien les nourrir de péripéties ou bien les gonfler de ce grand souffle poétique animé d'un réalisme rugueux qui caractérise son talent. Il a choisi la seconde solution ; mais l'attention du spectateur n'étant plus soutenue par l'incertitude d'un dénouement trop vite acquis il appartenait au metteur en scène de mettre en valeur toutes les nuances du texte, passant tour à tour de l'indignation à l'éclat de rire, de la cocasserie au désespoir, et dans un mouvement qui ne ralentit pas un instant. Au lieu de cela nous n'avons vu que des maudits, recrus d'amertume, cernés d'une aura lugubre et dont les rires n'étaient que des grincements. Et cette pièce dure, mais forte, s'est chargée d'ennui.

Dans son *Lincoln,* au théâtre Saint-Georges, M. Hermantier s'était révélé pour ses débuts un virtuose de la lumière. Ses éclairages au théâtre Gramont ne sont pas aussi heureux.

Ces critiques, peut-être un peu rudes, mais nécessaires, n'empêchent pas M. Hermantier de rester un de nos meilleurs espoirs dans la génération des jeunes metteurs en scène. Il est aussi un acteur étonnant, plein de chaleur et même de puissance. Sa composition du rôle de Martin Doul retient dès les premières répliques. Courbé, avec ce haut chapeau pointu à larges bords, le cheveu crasseux moussant dans le cou, appuyé sur son gourdin et tâtant le sol, il a composé une extraordinaire silhouette. Sa voix, qui aurait parfois tendance à rester monocorde, s'enfle et vibre quand il le faut. Bref il ne saurait laisser indifférent. A côté de lui M^lle^ Catherine Leccia, dans le rôle de la laide Marie Doul, a été véritablement saisissante à la fois par son apparence et le timbre glaçant de sa voix.

La soirée se terminait par un acte de M. Guy Verdot, *Chambre 29.* Il s'agit de deux amants qui se sont pour la dernière fois donné rendez-vous. Leur intention est de se tuer ; l'homme devant d'abord exécuter la femme. Je regrette de n'avoir pas compris leurs motifs. M^lle^ Claire Maffei et M. Marc Cassot interprètent les rôles de ces deux malheureux avec une véhémence qui a donc le tort de s'exercer à vide, mais ce n'est pas leur faute.

Je dois des excuses à M. Xavier de Courville pour signaler un peu tard le délicieux spectacle qu'il a donné au théâtre Grévin. Il est vrai que celui-ci est à cheval sur ma rubrique et celle de mon ami Robert Kemp, puisque deux des quatres scènes qui le composent ont été imaginées par M. de Courville lui-même d'après certains thèmes de musiciens illustres. Ainsi nous a-t-il été permis d'applaudir tour à tour *la Cantate du café,* sur la musique de J.-S. Bach, *le Ruban égaré,* d'après Mozart, *le Combat de Tancrède et de Clorinde,* texte du Tasse, musique de Monteverdi, et enfin *Monsieur Choufleury restera chez lui,* dont le livret est du duc de Morny et la musique d'Offenbach. La grâce, l'esprit, la stylisation des moindres attitudes, la cocasserie de telle trouvaille comme celle de l'orgue, où un exécutant moud son contrepoint en hochant sa tête emperruquée, tout concourt à faire un enchantement des deux heures pendant lesquelles M. Xavier de Courville, sa partenaire Jacqueline Pianavia et M. Paul Derenne tiennent le plateau. M. Xavier de Courville sent merveilleusement ce que doit être le théâtre. Il a de l'invention, de l'humour ; sa sensibilité n'est jamais prise au dépourvu; la mise au point de ses petites scènes est faite avec le soin le plus scrupuleux. Ne serait-ce que pour le tour de force réalisé avec *la Cantate du café,* il faudrait saluer son spectacle comme un des meilleurs de la saison.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Le Trésor de la Sierra Madre

JOHN HUSTON a eu l'idée saugrenue de reprendre le thème des chercheurs d'or et, au lieu d'adapter les romans-feuilletons qui pullulent sur le sujet, il est allé chercher un texte de ce mystérieux B. Traven, dont on ne connaît ni le véritable nom, ni la figure, ni la résidence, mais qui paraît connaître d'expérience personnelle ce dont il parle.

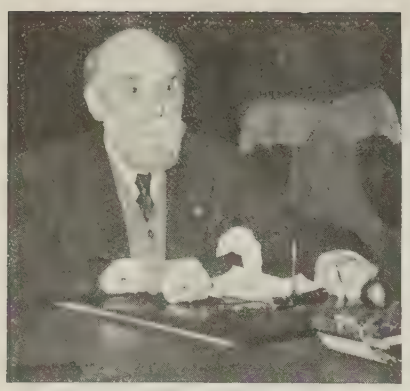
Voici ce que cela donne. Non seulement le métier de chercheur d'or n'a rien d'une agréable aventure, mais il consiste en un labeur plus épuisant et plus monotone que celui d'un mineur dans une mine de charbon. Les chercheurs d'or sont de pauvres diables qui recourent sans aucune pudeur à la mendicité, le cas échéant, dont l'un a la cervelle un peu dérangée et dont l'autre est un assez sale individu, d'une méfiance qui va jusqu'à la folie. Loin d'être photogéniques comme des réclames de cigarettes, ils sont vêtus de haillons et portent des barbes de quinze jours du plus triste effet. Et l'or qu'ils trouvent est une malédiction qui consommera leur ruine et que des bandits ignorants éparpilleront aux quatre vents.

Il n'est que d'énoncer ce thème pour en faire sentir la pathétique authenticité. La critique s'est déchaînée. Un western sans cheval blanc, sans sombreros à grands bords, sans ravissante héroïne arrachée au traître à petite moustache ? Il n'y avait plus rien à y comprendre, les valeurs les plus sûres se décomposaient. Ajoutez que l'opérateur Ted Mac Cord s'était donné la peine de tirer du désert et des sierras mexicaines de belles images qui ne s'imposaient jamais à l'attention, mais qui apportaient un contrepoint plastique à la sauvagerie de l'action. Etant donné que pour des raisons d'économie les autres westerns se caractérisent par une photographie plate et jaune, la vision des aristarques s'en trouva dérangée et ils hurlèrent à l'esthétisme.

Cet aveuglement ne me fera pas exagérer en sens contraire. *Le Trésor de la Sierra Madre* n'est pas un chef-d'œuvre. Il lui manque un je ne sais quoi qui vous arrache de votre fauteuil et vous fait brusquement oublier que vous êtes au cinéma occupé à regarder des images qui ont été laborieusement préméditées. Mais c'est un des meilleurs films que l'Amérique nous ait envoyés récemment et il n'est nul besoin d'être prophète pour prédire que son réalisateur fera parler de lui avant longtemps. John Huston, fils de l'acteur Walter Huston (qui joue dans le film aux côtés de Humphrey Bogart et de Tim Holt et qui les surclasse, si c'est possible), ne s'était signalé jusqu'à présent que comme coscénariste de *l'Insoumise* et comme réalisateur d'un policier de série, *le Faucon maltais.* On sent en lui un homme qui se soucie d'apprendre d'abord sa technique avant de dire ce qui lui tient le plus à cœur. Il ne cherche jamais le morceau de bravoure. Il se refuse à prendre systématiquement le contrepied des poncifs : en dépit du pessimisme de son anecdote il termine sur une note d'optimisme qui n'est nullement arbitraire, mais qui est la réaction normale d'un individu sain.

De gauche à droite : WALTER HUSTON, HUMPHREY BOGART ET TIM HOLT.

PETITES CHRONIQUES



M. FERNAND GREGH PRÉSIDENT DES GENS DE LETTRES

La Société des Gens de lettres vient de procéder au renouvellement de son bureau pour l'année 1949-1950. Elle a élu à la présidence M. Fernand Gregh, qui l'emporta au bénéfice de l'âge sur M. Lucien Fabre.

Fils du compositeur Louis Gregh, M. Fernand Gregh, licencié de philosophie, fit d'abord du journalisme littéraire et publia des essais, puis des poèmes. On lui doit aussi un *Portrait de la poésie française au XIX^e siècle* et récemment le premier volume de ses Mémoires sous le titre *l'Age d'or*. Au théâtre il donna notamment *Triomphe*, un acte en vers qu'interpréta Sarah Bernhardt (1919) et *les Amants romantiques* (1936).

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

Au cours d'une récente séance, l'Académie des sciences coloniales a reçu notre collaborateur P.-Louis Rivière correspondant de l'Institut, qu'elle avait élu il y a peu de temps. Le nouveau membre a lu une communication sur « Napoléon et l'Inde », dans laquelle la rétrospective rejoint l'actualité, et qui a donné lieu à un échange de vues entre le conférencier et ses auditeurs.

« IN MEMORIAM »

Parmi les grands serviteurs de la France, le médecin général inspecteur Oberlé tient une place particulière. Né le 18 avril 1871, il vient de s'éteindre à Paris au terme d'une carrière tout entière marquée de son haut sens du devoir et de son dévouement.

Entré en 1892 à l'Ecole du Service de santé militaire à Lyon, il était nommé médecin-chef de la zone algéro-marocaine en 1908, et, après avoir participé à la campagne du Haut-Guir, il créait l'hôpital militaire d'Oudja dans des conditions de fortune qui lui valurent les félicitations du général Lyautey. Après la campagne de la Moulouya, il contracta le typhus en soignant les soldats qui lui étaient confiés. Après la Grande Guerre, à laquelle il prit une part active, il fut appelé à la direction générale des services de santé du Maroc par le maréchal Lyautey, dont il devint l'ami et le fidèle collaborateur.

Ce grand soldat alliait à la bravoure du chef militaire le dévouement et la bonté du médecin. Le médecin général inspecteur Oberlé était commandeur de la Légion d'honneur et titulaire des Croix de guerre de 1914-1918 et des T. O. E., ainsi que de la médaille d'or des épidémies.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ANGLETERRE :

Jean Allary, *Nouvelle Histoire d'Angleterre* (Hachette, 350 pages). La chronique rapporte qu'en 585 le futur pape Grégoire I^er fut charmé par le visage clair et les yeux bleus de jeunes esclaves qu'il avait rencontrés à Rome, sur les bords du Tibre. On lui apprit que c'étaient des Anglais. Il exprima le regret que ce ne fussent pas des anges. Aussitôt élevé au trône de saint Pierre il envoya Augustin évangéliser ces esclaves. Ainsi furent convertis les habitants de ces îles.

C'est toute leur histoire que nous conte, des origines à l'heure présente, avec autant d'érudition que de finesse, le parfait connaisseur de la vie d'outre-Manche qu'est Jean Allary. Son livre, puissamment documenté et d'une lecture attrayante, fait revivre un passé mouvementé où la France occupe une place considérable. Le lecteur se portera naturellement vers les dernières pages, qui évoquent la période la plus glorieuse et la plus émouvante de l'histoire d'Angleterre : cette année 1940, où le sort du monde se joua dans le ciel de ses îles et où la résistance d'un peuple, animée par l'inflexible volonté de Churchill, sauva la liberté des autres.

La victoire n'a peut-être pas donné à ce peuple anglais toute la récompense qu'il pouvait attendre. Il a reculé d'un rang dans la hiérarchie des puissances et vu s'émanciper une partie de son empire. Mais l'Angleterre n'a pas renoncé à sa grandeur. Elle a depuis longtemps trop conscience de cette vérité que s'adapter n'est point déchoir pour ne pas être assurée que dans un monde en travail ses vertus et son patient génie, puissants par ce qu'ils ont d'humain, lui assigneront une place digne de son histoire.

Physiquement intégrée au continent dans les temps préhistoriques, étroitement et douloureusement unie à la France au siècle des Plantagenets, puis séparée de l'Europe et absorbée par la direction de son empire, l'Angleterre revient aujourd'hui vers le Proche-Occident, qui partage avec elle le patrimoine d'une civilisation commune dont la défense crée une forme nouvelle de solidarité politique.

L'HISTOIRE MONUMENTALE DE PARIS :

Yvan Christ, *le Louvre et les Tuileries* (Editions Tel, 156 pages, avec 188 illustrations gr. in-4°). C'est l'histoire des deux palais dont le destin s'est identifié pendant trois siècles avec celui de la France et qui ne représentent plus aujourd'hui, pour beaucoup de gens, qu'un musée et un jardin.

Un acte de vandalisme a amputé il y a soixante ans cet ensemble du pavillon central des Tuileries, où se perpétuaient les souvenirs de Catherine de Médicis, de Louis XIV et de Napoléon. Rien n'évoque plus ces souvenirs dans la ligne idéale qui relie aujourd'hui le pavillon de Flore à celui de Marsan.

Ce double palais dit M. Yvan Christ, les Français l'ont construit avec leur monarchie, complété avec leurs empires, dévasté avec leurs révolutions, détruit ou restauré avec leurs républiques. Comment après cela ne l'aimeraient-ils pas ?

On rendrait à ce qui nous reste de ce château un peu de sa dignité abolie en rétablissant les parterres en broderie du jardin de Le Nôtre devant l'ancienne façade occidentale et en supprimant la statuaire disparate qui défigure cet incomparable site.

Car le véritable frontispice du palais, ce n'est plus aujourd'hui la colonnade de Perrault, mais la coupure tragique et imprévue ouverte en son centre par les urbanistes de la Troisième République.

L'ART RELIGIEUX :

Le P. Paul Doncœur, *le Christ dans l'art français* (Plon, 200 pages in-4°). « Dieu, dit saint Jean, personne ne L'a jamais vu. » Les récits des apôtres et des évangélistes ne nous offrent aucune image physique du Christ ; aucun document historique ne reproduit ses traits. Les artistes de tous les temps ont traité le thème de la crucifixion selon les élans de leur propre sensibilité et l'inspiration de leur génie, avec une liberté d'autant plus grande qu'ils n'avaient aucun modèle sous les yeux.

Abondamment et somptueusement illustré, le livre du P. Doncœur nous offre une somme d'images d'une émouvante variété, où le Crucifié apparaît tantôt tordu dans les affres de l'agonie, tantôt reflétant la sérénité de sa victoire sur la mort, tantôt auréolé de la majesté du juge qui arbitre le sort de l'humanité.

Un commentaire d'une pathétique érudition accompagne des figurations humaines d'une présence invisible.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

Si pour la chorégraphie espagnole la séduction majeure est dans sa frénésie rythmique, elle réside pour le ballet indien dans sa sérénité. Chez les danseurs espagnols l'âme — si l'on peut appeler ainsi ce qu'eux-mêmes nomment « le démon » — transporte les corps au delà de leurs forces ; chez les danseurs de l'Inde l'âme se sert des corps pour exprimer une forme de beauté toute dégagée de l'élément corporel. Danse d'une haute spiritualité dont, après Ram Gopal, Mrinalini Sarabhai, avec ses chanteurs et ses musiciens, vient non pas nous livrer les secrets — seule une longue initiation permet de les approfondir — mais nous enseigner les attraits. Ils sont multiples, si complexes et si subtils à la fois qu'on à peine à les redire. Chaque geste, chaque mouvement du visage, du cou, de la paupière a sa signification. A travers cette forêt de symboles l'Européen risque de se perdre. Mais là où son esprit s'égare son œil s'y retrouve. Et si persuasifs se montrent les moyens d'expression que, sans toujours percer le mystère, il subit le charme.

C'est dans le ballet final, *Manushya*, que nous retrouvons comme une synthèse de l'art chorégraphique indien. Il s'agit d'une pantomine en cinq tableaux dont chacun évoque une phase de la vie d'un homme dans le monde moderne.

L'intelligente coordination des attitudes montre une grande maîtrise de conception et de mouvement, composition originale de Mrinalini qui fait honneur à sa science et à sa sûreté de goût.

Il reste à rappeler encore qu'aucun élément étranger n'intervient dans l'ensemble présenté par la belle danseuse.

Les instruments — petites flûtes, tambours allongés, longues guitares du pays — les chants, les compositions musicales modales, tout est spécifiquement indien. Que ceux qui ont trouvé là quelque monotonie ne s'en plaignent pas. La pureté ethnique doit passer avant tout.

L'ensemble rythmique est parfaitement réglé. Eclairages, costumes, attitudes, accompagnement musical, tout concourt à l'harmonie du geste, du son et des couleurs.

Le spectacle du ballet indien est un spectacle de paix et de sérénité.

L. MAURICE-AMOUR.

Garniture de trois bouquetières en tôle émaillée de la fin du temps de Louis XV, à l'imitation de la faïence, adjugée 125.000 fr. par M^e E. Ader assisté de MM. Damidot et Lacoste, lors de la vente de la collection Marius Paulme à la Galerie Charpentier.

TOLES PEINTES

Marius Paulme — le célèbre expert qui présenta tant de grandes ventes avant la guerre — avait pu réunir parmi d'innombrables objets d'art précieux et rares du XVIII^e siècle un ensemble admirable de tôles peintes. La récente vente à la Galerie Charpentier de sa collection a permis de constater combien ces objets d'utilité, marqués par la grâce de tout un siècle, sont recherchés aujourd'hui. M^e Etienne Ader, commissaire-priseur, dirigeant cette vente avec le concours de MM. Damidot et Lacoste, a prononcé des enchères qui méritent d'être notées.

Les jardinières et les tables à rafraîchir, garnies de récipients en fer, devaient inévitablement donner l'idée de décorer ceux-ci au goût du jour. On les vit bientôt orner les cheminées et les petites tables. Les ferblantiers prirent pour modèle la céramique bien plus volontiers que la dinanderie. N'était-ce pas normal au moment où la porcelaine connaissait ses plus belles années ?

En général, le décor se présente sur un fond uni de couleur gaie orné de réserves à fleurs ou à personnages. Citons plus précisément une paire de cache-pot Louis XVI à décor d'animaux sur fond vert (hauteur : 13 cm. 5) adjugés 42.000 fr. ; un porte-flacons orné de fleurs sur fond crème, 23.000 fr., et une paire de brûle-parfums, sur des montures en bronze doré, 55.000 fr. Une autre paire de cache-pot, à l'imitation des laques de Chine, à décor de paysages chinois rehaussés d'or sur fond bleu marine (hauteur : 15 centimètres), a été poussée à 120.000 fr., et la petite garniture que nous reproduisons ci-dessus, à 125.000 fr. Enfin on a donné 160.000 fr. pour une petite écritoire rectangulaire d'époque fin Louis XVI.

La mode des tôles peintes s'est prolongée tard dans le XIX^e siècle. Les moyens d'éclairage nouveaux, dès la fin du règne de Louis XVI, allaient donner prétexte à une nouvelle production artisanale : après les flambeaux-bouillottes apparurent les lampes à huile vulgarisées par Quinquet. Celles-ci transformèrent le luminaire artistique dès l'Empire. Ainsi M^e Robert Chochon, assisté de M. Robert Filsjean, a pu vendre, il y a quelques semaines, une paire d'appliques quinquets en tôle de cette époque 16.000 fr., et un lustre semblable, 22.000 fr.

FRANÇIS SPAR.

LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE
... dans une économie européenne unifiée, par le Dr Edgar STERN-RUBARTH, chef de l'Agence WOLF sous la République de WEIMAR — tel est le leader du dernier numéro du **"COMMERCE INTERNATIONAL"** supplément mensuel de "LA QUALITÉ FRANÇAISE" le "FORTUNE FRANÇAIS" — Dans tous les kiosques ou contre Frs : 100. Bd Haussmann, 153 (C.C.P. PARIS 6266-10).

Collection "FEUX CROISÉS"
D'UNE GRANDE ROMANCIÈRE ESPAGNOLE
CONCHA ESPINA
LA ROSE DES VENTS
Traduit par LA VARENDE
avec la collaboration de
M. T. AUDRAIN Y PEREZ
In-16 .. .. **300** fr.
PLON

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Pour les Parisiens flâneurs des bords de Seine — espèce à peu près disparue à notre époque — la rétrospective Lépine, organisée à la Galerie Alfred Daber, est une source de joie et de poésie.

Stanislas Lépine, qui était né à Caen en 1836, est toujours demeuré à l'écart des coteries et de l'engouement. Aussi est-il le peintre aimé des vrais amateurs d'art et non des spéculateurs. Disciple de Corot, peintre-poète comme lui, il voit toute la nature dans le jeu subtil des valeurs et des harmonies argentées, mais toujours lumineuses, et l'atmosphère est son principal souci. Il se sent attiré par l'art des impressionnistes et expose avec eux en 1874.

Lépine reste un des plus délicats parmi les peintres de Paris : il a flâné le long des quais, évoquant la nonchalance de la Seine, la lumière si spéciale de Paris et de sa banlieue, recherchant les coins pittoresques de la Butte Montmartre, de Bercy ou de la Cité.

Le trio Humblot, Jannot, Rohner qui subsiste de « Forces nouvelles » expose à la Galerie Barreiro une série d'œuvres où s'accuse toujours ce goût de la réalité chère à ce groupe. Mais qui dit réalité ne dit pas toujours absence de poésie ou d'idéal, comme on veut trop souvent l'admettre de nos jours. Ce groupe de peintres figuratifs porte en lui une certaine part de subjectivité : c'est pourquoi il nous attire et nous émeut. Humblot possède un style dépouillé, où la forme s'inscrit avec vigueur dans sa composition, où la lumière contrastée donne une forte densité à ses objets, où les harmonies restent sourdes et chaudes. Jannot est le plus « romantique » du trio : ses paysages dénotent une certaine sentimentalité vis-à-vis de la nature, un parti pris pour le recueillement. Rohner poursuit la symétrie avec âpreté, comme poussé par une nécessité. Ses marines bretonnes semblent plus libres, moins impérieuses.

A la Galerie de l'Elysée, Gregorio Sciltian, peintre de la réalité, expose des toiles où le goût du détail et de la précision ne nuit en rien à l'élément poétique de l'œuvre. Très apprécié en Italie, notamment par Giorgio de Chirico, Sciltian fait figure de chef d'école, se rattachant à la longue tradition des peintres de la réalité qui eurent tant de vogue en Europe pendant la première moitié du XVII[e] siècle. On évoque les natures mortes de Lubin Baugin et les compositions musicales d'un Evariste Baschenis ou encore certains trompe-l'œil de Wallerant Vaillant.

MAURICE SÉRULLAZ.

A la station du Métropolitain Saint-Martin, exposition d'œuvres dues aux employés.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye. MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

ROUX - HENTSCHEL
12, rue La Boétie
PALMEIRO et MARGOT WOODLE
jusqu'au 16 avril

8.050 KILOMÈTRES SANS ESCALE SUR AVION LÉGER

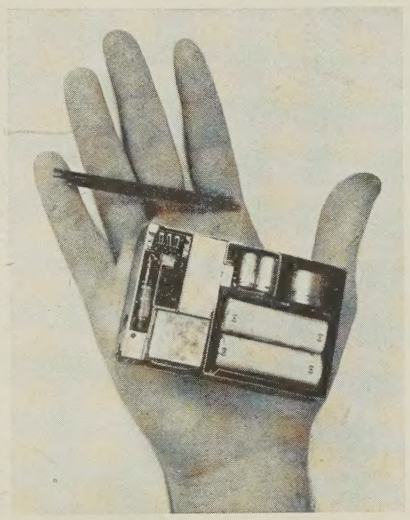
Pour n'être pas aussi spectaculaire que le tour du monde sans escale de la *Lucky Lady II,* la performance de William Odom, qui vient de s'adjuger un record de distance sur avions légers par un vol sans ravitaillement intermédiaire de 8.050 kilomètres entre Honolulu et New-York, mérite d'être signalée.

L'appareil est un quadriplace Beechcraft *Bonanza,* construit en grande série depuis deux ans, dont 1.200 exemplaires ont été vendus en 1947. Avec sa voilure et son fuselage métallique, son train escamotable, ses volets Fowler, il a été étudié comme avion à hautes performances, puisqu'il donne une vitesse maximum de 296 km.-h. et une vitesse de croisière de 275 km.-h. La moyenne réalisée au cours du record ne dépassait pas 223 km.-h., avec une consommation de treize litres d'essence aux 100 kilomètres.

On notera l'empennage « papillon » de l'appareil, sans dérive, les deux gouvernes inclinées commandant à la fois la direction et la profondeur.

Le *Bonanza* pèse, complètement équipé, 707 kilos à vide et 1.157 kilos en charge. L'appareil du record avait été aménagé en avion citerne, en remplaçant les trois sièges inutiles par 1.090 litres d'essence, dont 1.037 litres seulement furent consommés, ce qui situe vers 8.500 kilomètres le rayon d'action. La performance de William Odon marque les progrès de l'avion léger depuis l'époque héroïque où Lindbergh traversait, seul à bord, l'Atlantique ; le voyage serait désormais possible en biplace, sans trop de risques dans les deux sens.

C. R.



UN ÉMETTEUR RÉCEPTEUR RADIOTÉLÉPHONIQUE DE POCHE

Un technicien des services des transmissions de l'armée américaine, George E. Colman, vient de mettre au point un appareil qui est vraisemblablement le plus petit émetteur récepteur radiotéléphonique du monde. Il tient en effet dans la paume de la main et ne pèse que 312 grammes, mais il comprend toutes les pièces nécessaires à son fonctionnement, y compris les piles d'alimentation.

Une antenne extensible s'élève à 60 centimètres, et il suffit d'entre-bâiller légèrement le couvercle du boîtier métallique pour diriger la voix sur un microphone. La portée d'un tel appareil est d'environ 200 mètres.

Cet ensemble résulte de l'utilisation rationnelle des recherches faites lors du récent conflit mondial pour réduire au maximum l'encombrement des éléments constitutifs d'un appareil de radio. D'appréciables progrès furent réalisés dans ce domaine, notamment dans la fabrication des tubes électroniques et dans l'application de circuits imprimés constituant les connexions, les résistances, les condensateurs et les bobinages.

LES SPECTACLES

• ATELIER - ANDRÉ BARSACQ •
LE PAIN DUR
de Paul Claudel
avec PIERRE RENOIR, G. MONTERO, JANY HOLT et JEAN SERVAIS

ANNIVERSAIRE LITTÉRAIRE

Une très importante exposition, commémorant le 150[e] anniversaire de la naissance d'Honoré de Balzac, sera organisée à Paris en mai prochain par Pierre Berès.

Réalisée avec le concours et grâce aux prêts des plus grandes collections publiques et privées françaises et étrangères, elle groupera des livres et des manuscrits de l'auteur de *la Comédie humaine* ainsi que des objets lui ayant appartenu.

Nous prions tous ceux de nos lecteurs qui auraient ou connaîtraient des souvenirs balzaciens de bien vouloir en informer directement P. Berès, 14, avenue de Friedland, Paris.

LA CIRCULATION NOCTURNE

Sur la proposition du docteur Devraigne, président de la commission de la police au Conseil municipal de Paris, il vient d'être procédé de nuit aux essais de plusieurs modèles de bâtons lumineux. Le modèle retenu est construit en duralumin. L'extrémité supérieure en plexiglas, rayée de rouge, contient une lampe alimentée par une petite pile interchangeable, peu onéreuse.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

La non-rétroactivité des lois

Le principe de la non-rétroactivité des lois a fait l'objet de récentes décisions de justice : c'est pourquoi j'en veux dire deux mots.

Ce principe est consacré par l'article 2 du Code civil : *La loi ne dispose que pour l'avenir et n'a pas d'effet rétroactif.* Règle toute de bon sens autant que d'équité. Elle s'impose donc au juge, sinon au législateur, maître de ses décisions. Mais alors, comme en toute matière exceptionnelle, l'interprétation restrictive est de rigueur.

Comme il n'est pas de principe absolu, font exception à la règle ci-dessus et sont susceptibles de rétroagir : 1° les lois interprétatives ou modificatives de textes antérieurs, ce qui pour les premières, du moins, se justifie aisément ; 2° les lois dites d'ordre public et d'intérêt général (par exemple, les lois de police et de sûreté), car, alors, il ne peut plus être question de droits acquis par les particuliers ; demeurent toutefois en dehors de cette exception les lois fiscales, et cette exclusion joue dans les deux sens, en faveur tant de l'Etat que du contribuable ; 3° les lois relatives à l'organisation des pouvoirs publics, politiques ou administratifs (par exemple, les lois électorales) ; 4° les lois d'exécution, en ce qu'elles régissent les poursuites exercées sous leur empire, même s'il s'agit d'un droit ayant pris naissance sous l'ancienne loi par l'effet d'un contrat ou d'un jugement.

Notons encore que les actes de procédure sont régis par la loi sous l'empire de laquelle ils sont passés, même s'il s'agit d'instances en cours ; mais cela sans qu'il puisse être porté atteinte aux droits acquis : ceci s'appliquera en matière de nullités et de déchéances, de délais et de péremption.

Les règles ci-dessus jouent au civil ; en matière répressive, l'article 4 du Code pénal dispose que *nulle contravention, nul délit, nul crime ne peuvent être punis de peines qui n'étaient pas prononcées par la loi au moment où ils ont été commis.* Cette disposition se passe de commentaire : il serait inique de poursuivre l'auteur d'un acte commis lorsqu'il était licite. Même solution, et pour identité de motifs, lorsque la loi nouvelle aggrave la peine portée par l'ancienne. De même encore pour les actions civiles nées d'infractions à la loi pénale ou de quasi-délits.

Il en va autrement quand le nouveau texte est plus favorable à l'inculpé, notamment en adoucissant la peine (cette dérogation résulte non d'une disposition générale, mais de plusieurs textes particuliers). Mais il ne peut détruire l'effet de condamnations devenues définitives, comme celles prononcées par un jugement rendu en dernier ressort ou passé en force de chose jugée.

Enfin, disposition commune au civil et au pénal : les lois relatives à la compétence s'appliquent aux procès nés, à naître, mais non à ceux qui ont fait l'objet d'une décision définitive sur le fond.

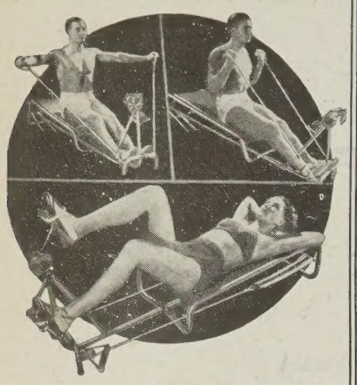
Il a pu être décidé, sur le vu des principes ci-dessus, que « ne tombe pas sous le coup des dispositions de la loi du 30 janvier 1948 qui porte retrait des billets de 5.000 francs de la Banque de France le fait d'avoir, les 29 et 30 janvier 1948, accepté les billets de 5.000 francs en règlement de titres de capitalisation », et ce, pour le motif que ladite loi ne contient aucune disposition spéciale portant rétroactivité ou exécution immédiate avant sa publication à l'*Officiel*, prévue, pour la rendre exécutoire, par le décret du 5 novembre 1870 relatif à la promulgation des lois et décrets.

Ce qui est vrai pour les textes législatifs l'est, à plus forte raison, pour les textes réglementaires et pour les simples décisions administratives. Il en est encore de même pour les modifications au contrat primitif imposées par les organismes concessionnaires à leurs contractants. Ainsi en a jugé, le 25 juin dernier, le Conseil d'Etat, en annulant un arrêté ministériel du 30 décembre 1947, lequel portait majoration des tarifs d'électricité, pour la période antérieure. « En décidant, est-il dit, que ces consommations doivent être facturées au tarif majoré l'arrêté attaqué viole le principe en vertu duquel les règlements ne disposent que pour l'avenir. » Cette décision doit être approuvée sans réserve comme tendant à freiner un arbitraire dont la fantaisie fait trop souvent litière, au détriment du public, des règles élémentaires de la justice et du droit.

P.-L. R.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

UN quart d'heure par jour d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre et des hanches,



affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, ADAMS TRAINER est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique.

Renseignez-vous sans tarder, *gratuitement* vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse*, en écrivant à ADAMS, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (FI).

Sélectionné pour vous au Salon des Arts ménagers

LE VÉRITABLE YAOURT D'ORIENT...

... se prépare à domicile au prix du lait avec l'appareil et les ferments YALACTA.

C'est un dessert exquis et un régulateur incomparable des fonctions digestives.

Tous les laits conviennent à cette préparation : lait entier ou écrémé, condensé ou en poudre.

Documentation sur demande adressée à YALACTA, Service L, 51, rue Lepic, Paris (18e).

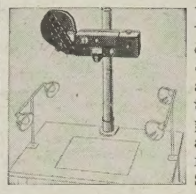
INVENTEURS

POUR lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e).

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS
SALON DE LA PHOTOGRAPHIE

L'INDISPENSABLE MICROFILM



LE Microfilm a maintenant conquis son droit de cité et ses avantages sont tels que son emploi se généralise à une vitesse foudroyante. LA SOCIÉTÉ « MICROFILMA », poursuivant son effort dans le domaine du Microfilm, présente sa dernière réalisation, le MICROSTYLE (brevets A. Debrie).

Le MICROSTYLE est un appareil de prise de vues portable, maniable, rapide, économique. Il met le *Microfilm à la portée de tous.*

UTILISER LE MICROSTYLE, c'est :

Compresser ses archives. Un meuble de 0 m³ 20 contient jusqu'à 216.000 documentations microfilmées ;

Enregistrer toute correspondance et documentation.

Protéger efficacement tous documents contre les risques. Un Microfilm se classe aisément dans un coffre-fort et se déplace immédiatement en cas de danger ;

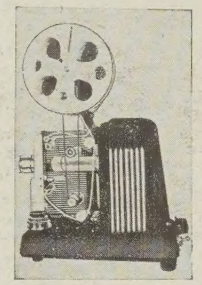
Reproduire et restituer sans erreur lettres, contrats, plans, etc.

Les appareils « MICRO-JUMMA » et « MICROSTYLE » construits par la Société « MICROFILMA » répondent à la majorité des besoins. Le « MICRO-JUMMA », extrêmement perfectionné, à double camera, poursuit sa brillante carrière dans les grandes administrations publiques ou privées : industries, bibliothèques, centres de recherches et de documentation, laboratoires, etc.

Le « MICROSTYLE » est le secrétaire le plus sûr et le plus discret des hommes d'affaires : avocats, notaires, avoués, comptables, juges, etc.

Pour tous renseignements et démonstrations s'adresser à la Société MICROFILMA, 2, avenue Hoche, Paris (8e). WAG. 64-06, 64-07. Salon de la Photo 1949, Stand C, emplacement 15. n° 37.

KAFTA ÉLECTRO-CAMERA 8 mm.



L'INDUSTRIE française a résolu le problème ardu de réunir en un seul appareil la camera et son projecteur.

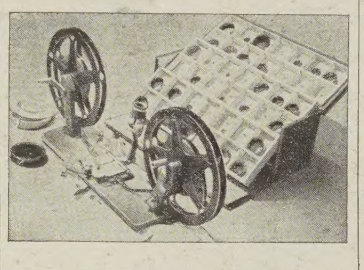
Un moteur électrique qui équipe l'appareil est utilisé à la prise de vue comme à la projection.

BOYER 1 : 1,9 prise de vue ; BOYER 1 : 1,4 projection.

Documentation chez tous les revendeurs. Fabricants : Établissements KAFTA, 74, rue de Paris (15e), Service F. Au Salon de la photographie, Stand 88.

CINÉMA D'AMATEURS

UN film d'amateur est toujours constitué par de nombreux fragments de longueurs diverses. L'assemblage de ces



fragments nécessite un matériel simple, précis et pratique.

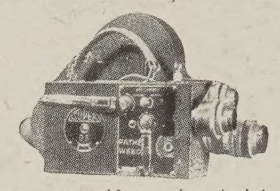
Les Établissements MARGUET, spécialisés dans la fabrication de matériel cinéma d'amateurs, ont réalisé à cet effet quelques accessoires très réussis : une colleuse automatique à grattoir, une enrouleuse double 300 mètres, un vérificateur grossissant, lesquels sont livrés séparément ou groupés dans un coffret comprenant en outre quarante-deux casiers numérotés et un flacon de colle à films MARGUET. Le tout, d'un prix très accessible, se trouve chez tous les revendeurs spécialisés.

Gros : MARGUET, 9 *bis*, boulevard Jules-Ferry, Paris (11e).

LA CAMERA PATHÉ-WEBO TYPE " M "

est la sensationnelle nouveauté du XXe Salon de la PHOTO et du CINÉMA D'AMATEURS.

C'est, en effet, la première fois qu'une camera d'amateur offre, sous un volume



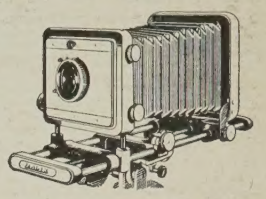
et pour un poids aussi restreints, un ensemble aussi complet de possibilités techniques.

Avec le viseur réflex qui supprime tout problème de parallaxe et assure une mise au point facile et exacte, la tourelle à trois objectifs, une gamme de six vitesses jusqu'à 80 images-seconde, l'obturateur variable en marche jusqu'à fermeture totale et la prise de vues image par image, pose ou marche continue, elle met à la disposition du grand amateur, du technicien, de l'homme de science, etc., un appareil qu'ils attendaient depuis longtemps.

Elle sera livrée en quantités appréciables en France dès les prochains mois. Dès maintenant elle fait l'objet de très importantes demandes sur les différents marchés extérieurs.

LA CAMERA PHOTO MALIK 9×12

est l'appareil le plus perfectionné pour la photo professionnelle et industrielle.



Pierre COUFFIN, 46, rue de Paradis, Paris (10e).

" BONNE RÉPUTATION "

LES OBJECTIFS BOYER, de fabrication française, sont appréciés au plus haut point sur les appareils de photographie, de cinéma et de projection pour la valeur de leur rendement.

C'est un Objectif SAPHIR BOYER de 1 m. 20 de distance focale qui a obtenu *la première place* au concours du Service géographique de l'armée, en 1938, se plaçant ainsi *avant* la marque allemande la plus réputée.

Vingt types différents d'objectifs permettent de choisir celui qui convient le mieux pour l'usage demandé.

Le SAPHIR BOYER est construit dans les rapports d'ouvertures : 1 : 1,4 ; 1 : 1,9 ; 1 : 2,5 ; 1 : 2.8 ; 1 : 3,5 ; 1 : 4,5 ; 1 : 6,3 ; 1 : 9 et en 52 distances focales différentes comprises entre 12 mm. 5 et 1 m. 20.

Demandez la documentation F. I. à : OBJECTIFS BOYER. 25, boulevard Arago, Paris (13e).

POUR AGRANDIR VOS CLICHÉS PHOTOGRAPHIQUES...

... employez un agrandisseur MATHYS, appareils tous formats automatiques et non automatiques. Spécialité d'appareils de Microphoto et Macrophoto. Notice sur demande, Etabts MATHYS, 21, rue de l'Equerre, Paris (19e).

MADE IN FRANCE
MATHYS
AGRANDISSEUR
Breveté

CIE GLE TRANSATLANTIQUE

CROISIÈRE DE PAQUES

PAQUEBOT

"CDT QUÉRÉ"

DU 14 AU 24 AVRIL 1949

A PARTIR DE **30.000 Frs**

S'ADRESSER

6, RUE AUBER-PARIS - TEL. OPE. 02 44

ET AUX AGENCES DE VOYAGES

PYRENE PP

Protection contre L'INCENDIE

Ets PHILLIPS & PAIN

MONTROUGE-SEINE

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

10 minutes **BOIS de BOULOGNE**

Ravissante demeure Empire, 2 ha 1/2, parfait état, tout confort, piscine, tennis. Photos.

FEAU 132, bd Haussmann. LAB. 69-34.

PETITE ANNONCE

Vends bas prix 2 splendides tapis d'Orient anciens provenant de famille : Schummack, 2 m. 10×2 m. 90 ; Beloutch, 1 m. 40×2 m. 30. Ecrire M. SEYTRE, Saint-Marc-sur-Seine (Côte-d'Or).

Vous qui aimez les Fleurs
Choisissez les plus belles

L'ETABLISSEMENT HORTICOLE

Léon PIN *vous offre*

son colis

"OGNONS A FLEURS D'ÉTÉ"

Ce colis contient :

20 GLAIEULS
hybrides nouveaux à très grandes fleurs pour bouquets.

10 MONTBRETIAS Orangés
à floraison continuelle.

1 CANNA
à fleurs d'orchidées.

1 GLOXINIA Erecta
magnifique espèce nouvelle et peu connue à fleurs tubuleuses finement mouchetées pouvant être cultivée au jardin, ou en pot, comme plante d'appartement.

Le colis franco domicile : **525 francs**

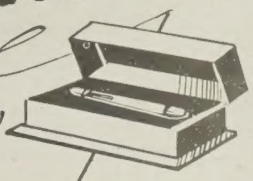
Une notice illustrée de culture ainsi qu'un catalogue-album contenant reproductions en couleurs naturelles de fleurs sont joints gratuitement sur demande aux envois.

Paiement par mandat ou chèque joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement à réception (frais de remboursement en plus).

ÉTABLISSEMENT HORTICOLE LÉON PIN
SAINT-GENIS-LAVAL, près LYON (Rhône)

P. 54

De Succès En Succès...

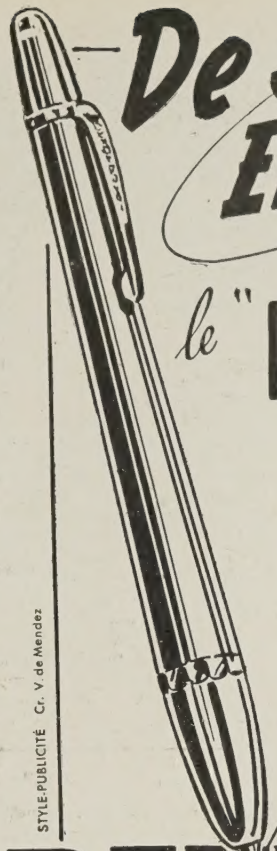


le "ROYAL"

Automatique — luxueusement doré — lignes racées. Finitions parfaites. En écrin de velours rouge. . . **1775 frs**

AUTRES MODÈLES

PLASTIC . **370 frs** BIJOU . . **575 frs**
POCHE. . **575 frs** BICOLORE **840 frs**
SUPERLUX. **1.050 frs**



STYLE-PUBLICITÉ Cr. V. de Mendez

Exigez la Marque

REYNOLDS

le 1er Stylo à bille Français

Ets A. NOIROT-CARRIÈRE
DIJON et Chais au Château du Clos-Vougeot
vous recommandent leurs

CAISSETTES - ÉCHANTILLONS

VINS :

3 bout. CHABLIS 1942
3 — POMMARD 1941
3 — GEVREY-CHAMBERTIN 1935
3 — CLOS-VOUGEOT 1941
} **4.220** fr. Franco Domicile

Mise en bouteille au Château.

et sa **CAISSETTE** de Spécialités Bourguignonnes 1er Choix, 6 bouteilles. } **3.230** francs

POUR LE SPORT
POUR LA VILLE

LE SLIP

ÉLASTIQUE
LAVABLE
en filés Lastex

MARQUE DÉPOSÉE

UNE ORGANISATION UNIQUE AU CŒUR DE PARIS

CINE PHOTO

élection

TÉL ANJ. 64-61

24, Bd Malesherbes - PARIS VIIIe

MORT AUX HANNETONS ! OU L'ENNEMI PUBLIC NUMÉRO UN, par CAMI.

Alerte, amis ! car l'heure est grave !
Dans quelques semaines, lit-on,
Pour protéger la betterave
On va chasser les hannetons !
Ils joncheront les involucres,
Prés et bois, tontaine ! tonton !
Oui, mais aurons-nous plus de sucre ?...
Sus !... haro ! sur les hannetons !

Toujours un responsable existe,
Jadis, bouc et baudet, dit-on.
Hier encor c'était le lampiste,
Aujourd'hui, c'est le hanneton !
Pour réprimer les gaspillages
Et tous les scandales vit-on
Chasser d'illustres personnages ?...
Non. Haro ! sur les hannetons !

Du loyer payer la quittance
Est un calcul à la Newton !
Et pour compliquer l'existence
Chacun lâche son hanneton !
Le percepteur qui partout frappe,
Ne tirant pas un ducaton
Des seigneurs du « noir », se rattrape
En criant : « Sus ! aux hannetons ! »

Puisque l'on chasse ces insectes,
Au théâtre pourquoi voit-on
Tous ces auteurs qui s'introspectent
Applaudis pour leurs hannetons !
Mais ces pontifes impavides,
Ces dieux des snobs, qui font le ton,
Nous montreraient des cerveaux vides
S'ils en chassaient leurs hannetons !

Au fond, sur la machine ronde
Ce fut toujours pareil, dit-on.
Dans l'antique crâne du monde
S'agite un très vieux hanneton
Que chantent toujours à l'école
Jeanne, Jeannette et Janneton :
« Hanneton, vole, vole, vole...
Hanneton, vole, vole donc ! »

L'INDUSTRIE PHOTOGRAPHIQUE FRANÇAISE PRÉSENTE :

FOCA

TYPE

UNIVERSEL

AVEC SA SÉRIE COMPLÈTE
D'OBJECTIFS DE 28 A 135 m/m
COUPLÉS

FOCA

G. LE ROMAIN

135 m/m F. 4,5

35 m/m F. 3,5

28 m/m F. 6,3

50 m/m F. 1,9

90 m/m F. 3,5

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.